FQ
2257
.G12
M3
1882

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

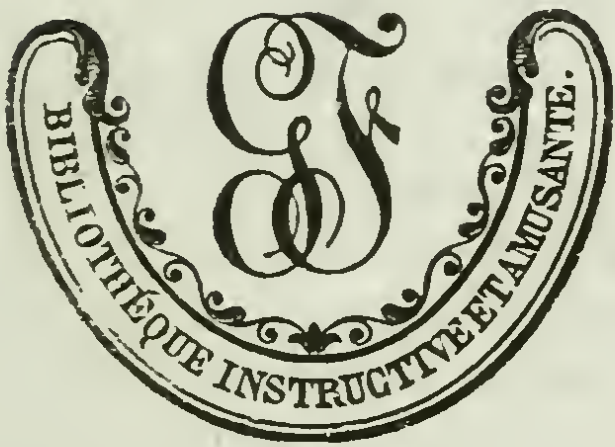
http://www.archive.org/details/marieetlaure00gmme

MARIE

ET

LAURE,

PAR Mme DE G....



A PARIS,

CHEZ GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DU POT-DE-FER, 5.

1838

MARIE ET LAURE.

CHAPITRE I.

—

Une femme, vieillie par la souffrance bien plus que par les années, travaillait à la lueur d'une lampe avec une jeune fille d'environ treize ans, dont le visage inquiet n'était pas animé des roses de son âge; toutes deux paraissaient pressées, et faisaient aller leur aiguille avec vitesse; un morne silence régnait : elles semblaient craindre de perdre du temps et n'oser se communiquer leurs pensées.

Enfin, la mère laissa tomber languissamment son ouvrage. « Marie, dit-elle, relève donc un peu la mèche de la lampe, je n'y vois plus.

— Maman, je la relève autant qu'il est possible.

— Cependant, je vois de plus en plus trouble.

— C'est que ta vue est fatiguée, chère maman, repose-toi.

— Mais il faut absolument que je finisse cette broderie; tu sais, mon enfant, combien le produit de ce travail nous est nécessaire... Pourtant je me sens bien faible... »

Marie regarda sa mère avec une indicible inquiétude; jamais les traits de madame Dumont n'avaient paru si altérés.

« Maman, je t'en conjure, dit-elle, couche-toi; j'aurai bientôt fini ma bande, puis je tâcherai de finir ton fichu.

— Y penses-tu, Marie? il te faudrait passer la nuit.

— Pas tout entière, peut-être, chère maman; mais dans tous les cas, j'en souffrirai moins que toi. »

Madame Dumont voulut persister, et rassembla toute son ardeur pour continuer sa tâche; mais bientôt une défaillance la força de l'abandonner.

Marie lui prépara bien vite un cordial, bassina son lit, l'aida à y monter; et quand elle vit sa mère assoupie, la pauvre enfant donna un libre cours à ses larmes, se représentant pour la première

fois toute l'horreur de sa position si sa mère, succombant à son mal, la laissait seule au monde!... Elle chercha un remède à ses sinistres pressentiments dans le sentiment de la présence de Dieu; une fervente prière la calma, la remplit d'un nouveau courage. Elle se remit au travail, et y apporta une diligence que le Ciel bénit sans doute, car elle l'eut fini plus tôt qu'elle ne l'avait espéré.

Après avoir donné quelques moments au sommeil, Marie s'empressa de nouveau près de sa mère, qui ne se sentait pas bien. Vaquer à tous les soins du ménage, rapporter à une lingère l'ouvrage fini, amener un médecin, préparer les remèdes prescrits, tout cela fut pour elle l'affaire de peu de temps. La nécessité l'avait rendue de bonne heure adroite, active, et cette enfant savait déployer au besoin toute l'énergie d'une personne faite.

Madame Dumont était veuve d'un homme qui avait consacré son temps à de savantes recherches, et sa plume à des écrits consciencieux. La vie de M. Du-

mont s'était usée plus encore par les déceptions que par son travail opiniâtre. Dans le siècle où nous sommes, les plus grands succès pécuniaires sont presque toujours pour les auteurs qui flattent les passions. Souvent, après avoir en vain cherché un éditeur pour publier un ouvrage dont il ne pouvait faire lui-même les frais d'impression, M. Dumont, pressé par les besoins de sa famille, avait fini par le laisser à un prix trop au-dessous du mérite de l'ouvrage et des soins qu'il y avait donnés.

Humilié, supplanté à tous moments par des spéculateurs qui possédaient ce premier moteur de toutes choses, l'argent, seul moyen de faire valoir ses autres avantages, il se découragea, prit la vie en dégoût, et succomba enfin à cette maladie morale qui énervait ses facultés.

Oh ! qu'il eût mieux fait de se montrer plus fort que l'injustice du monde, de ne pas se laisser abattre par l'infortune, et de se conserver pour sa femme et son enfant ! Sans doute leur existence était obscure et semée d'amertume, mais

n'était-elle pas embellie par l'affection ?... Hélas ! quel sort fut depuis celui de cette malheureuse veuve, de cette pauvre orpheline ?

Madame Dumont, qui déjà avait secondé les efforts de son mari par son travail et son économie, s'y dévoua avec une nouvelle ardeur, lorsqu'elle n'eut plus d'autres ressources. Quoique la vie lui parût désormais bien lourde, elle crut de son devoir de surmonter sa profonde douleur. Elle se résigna à vivre pour sa fille, se confiant en Dieu, l'appui des veuves, le père des orphelins ; et ne négligeant aucun des moyens humains qui furent en son pouvoir, elle n'épargna point les démarches les plus pénibles pour faire publier quelques œuvres posthumes de son mari. D'abord, elle fut bien souvent éconduite, et n'obtint enfin que des conditions peu avantageuses. Elle les accepta cependant ; car ce peu lui était si nécessaire ! son propre travail étant souvent insuffisant pour soutenir son pauvre ménage. Pourtant elle ne se ménageait pas, ne trouvait rien au-dessous d'elle ; et à peine

la petite Marie put-elle tenir une aiguille, que sa mère la dressa au travail, en même temps qu'elle s'en faisait aider dans les soins du petit ménage. Leur logement se bornait à une seule chambre, mais toujours tenue avec tant d'ordre et de propreté, qu'on aurait cru y voir régner l'aisance.

Le bonheur même n'en était pas tout à fait absent : Marie était si raisonnable, elle donnait tant de satisfaction à sa mère !... Au milieu de ses larmes, madame Dumont sentait encore son cœur se dilater en contemplant sa fille. Elle était sa seule institutrice, et ses enseignements avaient surtout pour objet de lui former le cœur, et de la rendre forte pour soutenir les traverses de la vie. Marie se rendait digne d'être la confidente et l'amie de sa mère, dont les leçons morales se gravaient profondément dans sa mémoire. Elles unissaient leurs prières pour demander à Dieu le pain souvent imprévu du lendemain, et leurs actions de grâces pour la manière merveilleuse dont la Providence venait toujours à leur secours. Le

soin d'orner une petite chapelle à la Vierge, en qui elles avaient grande confiance, était toute la récréation de Marie, et sa mère, qui pressentait sa fin, se consolait de laisser sa fille sans secours humains, en la recommandant à la Reine du ciel, espérant qu'une si puissante protection lui tiendrait lieu de tout.

CHAPITRE II.

Marie avait treize ans quand sa mère tomba malade.

Les progrès de cette maladie furent rapides. Marie ne pouvait supporter l'idée de voir mourir une si bonne mère; mais quelque illusion qu'elle cherchât à se faire, elle n'en voulut pas moins tout prévenir en assurant à l'objet de sa pieuse tendresse les secours de l'âme comme ceux du corps. Elle avait fait sa première communion, et fréquentait le ca-

téchisme de persévérance. Elle pria le vicaire, qui depuis longtemps l'avait distinguée, de venir voir sa mère.

M. l'abbé Vincent fut bien édifié des sentiments de la malade. Elle avait longuement pratiqué le détachement de toutes choses et la confiance en Dieu, dispositions nécessaires à une bonne mort. « Je ne demande à Dieu, disait-elle, ni la santé, ni la vie, ni la mort, mais l'accomplissement de sa divine volonté, voilà ce que je désire. N'est-ce pas là qu'est notre plus grand avantage ? Dans les moindres circonstances, ma fille et moi avons reçu d'éclatants bienfaits de la Providence. Comment penser qu'elle puisse maintenant abandonner cette enfant qui n'aura plus d'autre appui ? Je la confie à Dieu, à sa sainte mère ; avec de tels guides, je ne crains rien pour elle. »

Madame Dumont n'était pas sans parents, mais elle ne comptait point sur eux pour sa fille. Les uns l'avaient négligée par indifférence, les autres par antipathie pour le malheur, d'autres enfin l'avaient plainte sincèrement,

mais, se bornant à une compassion et à des vœux stériles, ils avaient cru devoir prudemment s'éloigner d'une parente dont l'infortune était pour eux comme un reproche. La fierté de madame Dumont avait achevé de rompre toute relation avec eux.

M. Vincent, préoccupé du sort de Marie, alla trouver une dame, maîtresse de pension, sur laquelle il avait quelque influence. Il lui peignit énergiquement la situation de la jeune personne et les excellentes dispositions qu'il eût été fâcheux de ne pas cultiver. Madame Robert, autant par compassion que par déférence au vœu de l'abbé, consentit sur-le-champ à se charger de Marie. Et les derniers instants de madame Dumont furent consolés par l'assurance de laisser sa fille dans les mains d'une seconde mère.

« Tu le vois, mon enfant, disait-elle, la confiance en Dieu n'est jamais vaine; il tire le bien du mal : tu devras à ma perte, à l'abandon de ta famille, de recevoir une éducation plus complète que je n'aurais jamais pu l'espérer. Ne pleure

donc pas si amèrement, pense seulement à moi pour remercier Dieu des consolations dont il a soulagé les épreuves de ma vie, et dont il me comble encore aujourd'hui. Tâche de conserver la bienveillance de tes protecteurs ; mais veux-tu n'éprouver jamais de déceptions? ne compte véritablement que sur Dieu et sur ton travail. Souviens-toi que c'était ma maxime favorite... » Elle allait en dire davantage, mais elle était trop émue. Bientôt après, elle rendit le dernier soupir, et M. Vincent se hâta d'arracher Marie du lit funèbre sur lequel elle sanglotait, pour l'emmener sous le toit étranger qui était désormais son seul asile.

CHAPITRE III.

—

Le jour même où Marie, depuis longtemps attendue, fut introduite à la pen-

sion, une autre jeune personne en vêtements de deuil était amenée au parloir par un père profondément affligé, qui, les larmes aux yeux, suppliait madame Robert de vouloir bien remplacer, près de sa fille, la mère qu'elle venait de perdre. « Elle a été bien gâtée, disait-il, et elle a besoin d'être maintenant conduite par une main plus ferme. » Cet excellent homme faisait ensuite longuement à l'institutrice l'exposé des défauts et des bonnes qualités de sa fille, s'interrompant souvent par des caresses et des expressions de tendresse pour l'enfant dont il allait se séparer pour la première fois; puis il finissait par solliciter beaucoup d'indulgence pour sa petite Laure, encore si jeune, et d'ailleurs si triste de la perte récente qu'elle venait de faire. Les recommandations de sa tendresse étaient appuyées d'un semestre d'avance que le bon père payait sans marchander.

Marie, que M. Vincent avait déjà présentée à madame Robert, attendait dans un coin du parloir que cette dame l'introduisît avec sa nouvelle compagne au-

près des pensionnaires que la récréation réunissait en ce moment. Elle entendait de loin leurs jeux bruyants qui lui faisaient mal. Il lui semblait dans ce moment qu'elle ne pourrait jamais y prendre part, et qu'elle ne trouverait là, pour la comprendre, que cette jeune Laure qu'une similitude de regrets rapprocherait d'elle sans doute.

Mais du reste, quelle différence de la position de cette jeune personne à la mienne! se disait Marie; comme elle entre ici sous des auspices plus favorables que moi! Au moins elle a encore un cœur pour s'appuyer : il lui reste un père qui l'aime tendrement, qu'elle verra quelquefois; et lorsqu'elle ne le verra pas, l'idée qu'elle en a un la consolera, et influera aussi sur les égards qu'on aura pour elle; car elle ne mangera pas ici, comme moi, le pain de la charité. Ces réflexions faisaient pleurer Marie, et lui étaient en partie suggérées par l'impression que lui causait la figure de madame Robert. Cette dame, bien qu'elle lui eût adressé quelques mots encourageants, avait un

air de sécheresse naturelle qui faisait peur à Marie. Il lui semblait qu'en faveur du Monsieur, qui payait tant d'argent, sa maîtresse faisait encore un effort de plus pour dire des choses agréable sà Laure, qu'elle ne l'avait fait pour elle-même. L'imagination de la pauvre enfant exagérait peut-être, mais il devait cependant y avoir quelque chose de fondé dans ses suppositions; car madame Robert était effectivement une de ces personnes vertueuses par principes, et généreuses par raison plutôt que par instinct. Elle n'en avait sans doute pas moins de mérite, mais il est certain que son commerce en était moins agréable; car cette nature qui n'est jamais bien domptée reprenait souvent le dessus, et les nombreuses contrariétés attachées à son état lui donnaient quelquefois une mauvaise humeur qu'elle dissimulait peu. Elle se contenait cependant envers des élèves qu'il était de son intérêt de ménager, soit qu'elles eussent été assez hardies pour lui répliquer, soit qu'elles n'eussent pas manqué de se plaindre à des parents com-

plaisants, toujours prêts à prendre fait et cause pour leurs enfants, lors même qu'ils auraient tort. Madame Robert, tout en se mordant les lèvres, était obligée d'user de moyens extrêmement adoucis pour gouverner ces mauvaises têtes et ces enfants gâtés. Mais elle prenait sa revanche en exerçant plus despotiquement son pouvoir sur certains esprits craintifs et pacifiques qui ne savaient que courber la tête sous son autorité, surtout si quelque circonstance les avait placés dans une dépendance plus absolue. De ce nombre, et plus que tout autre, se trouva l'innocente Marie, qui, malgré ses efforts assidus à remplir ses devoirs et à prévenir les moindres désirs de sa maîtresse, était bien souvent en butte à ses caprices; et cela sans méchanceté ni calcul de la part de cette dame, et bien souvent à son insu. D'ailleurs, Marie ne témoignait jamais d'humeur, on pouvait être injuste envers elle sans s'en apercevoir. Madame Robert, qui, malgré son caractère, avait de la piété et de bonnes intentions, se reprochait

quelquefois ses brusqueries envers l'intéressante orpheline à qui au fond elle rendait une parfaite justice; et lorsqu'elle l'avait trop humiliée, rentrant en elle-même, elle lui adressait quelques mots gracieux qui relevaient son âme abattue et sa dignité vis-à-vis des autres élèves.

Introduites en même temps, Laure et Marie furent à la fois l'objet de la curiosité et des prévenances de ces demoiselles, comme aussi de leur critique et de leurs malignes observations. Laure, plus accessible aux distractions qu'on lui offrait, réunit d'abord plus de suffrages. Comme elle parlait davantage, on la trouva plus spirituelle. Il lui fallut peu de jours pour être à l'unisson de ses compagnes. Ce n'est pas qu'elle eût oublié sa mère, elle la pleurait tous les jours, et alors c'était la société de Marie qu'elle recherchait; mais elle se soulageait volontiers dans les entretiens des folâtres pensionnaires. Pour Marie, qui n'avait que deux pensées fixes, ses regrets et ses devoirs, elle convint peu à la jeunesse étourdie

et rieuse; on lui sut mauvais gré de ne pas entrer dans les espièglerie ou les entretiens évaporés qu'on se permettait quelquefois. Souvent on l'appela hypocrite, on la soupçonna de jouer le rôle d'espion, jusqu'à ce que le temps, la supériorité toujours croissante de Marie, et sa complaisance soutenue, eussent imposé silence à ces préventions pour ne faire place qu'à l'estime la mieux établie. Marie était la plus attentive à rendre service. C'était elle qui savait le mieux s'oublier pour faire plaisir aux autres.

Laure, quoique ayant un excellent cœur, ne savait ni s'occuper utilement des autres, ni maîtriser son humeur, ni taire un secret. Marie était éminemment prudente et discrète. C'était à elle qu'on aimait à se confier et à demander conseil. Tout cela n'empêchait pas que Laure n'eût gardé des partisans parmi celles qui préféraient les qualités aimables aux qualités solides. Mais cette petite rivalité, dont elles ne s'inquiétaient pas, n'empêchait pas ces deux jeunes personnes d'avoir un grand

penchant l'une pour l'autre. Marie fut plus d'une fois utile à Laure pour la tirer d'un mauvais pas. Laure aimait Marie par reconnaissance, et Marie aimait Laure parce qu'elle en était aimée, et qu'elle avait elle-même un grand besoin d'affection.

CHAPITRE IV.

L'histoire de Marie pensionnaire est bientôt faite : exempte des distractions étrangères, elle se livrait à l'étude avec une rare application, profitait de tout, faisait ses provisions pour l'avenir, qui semblait devoir être pour elle une place de sous-maîtresse dans ce même pensionnat. Elle en remplissait quelquefois les fonctions par *interim* avec un aplomb au-dessus de son âge, et un zèle que lui inspirait le désir de prouver sa reconnaissance envers madame Robert.

Cette dame à son tour se montrait enfin plus équitable envers elle. M. Vincent venait quelquefois à la pension, et appréciait de plus en plus Marie. Sans qu'elle se fût jamais plainte, la connaissance qu'il avait du caractère de madame Robert lui avait fait deviner que sa protégée avait pu en souffrir. Il lui savait gré de sa réserve, et ne négligeait aucune occasion de la faire valoir. Du reste, il avait l'air de s'occuper peu d'elle. Il ne voulait pas la gâter par des louanges, et il trouvait qu'elle n'avait pas besoin d'avis, se conduisant toujours avec un discernement rare. D'ailleurs, les moments de l'abbé étaient précieux, et ceux qu'il consacrait à cette maison étaient réclamés par plus d'une tête folle. Chaque fois que l'abbé Vincent avait passé par là, des disputes s'étaient apaisées, des rébellions soumises, la tiédeur réchauffée, les consciences timides rassurées, madame Robert semblait plus douce, et les cœurs plus épanouis.

Laure était une de celles qui donnaient le plus d'embarras au bon abbé. Elle

prêtait la plus grande attention à ses exhortations, mais elle avait une telle mobilité de caractère, qu'il la trouvait toujours à cent lieues de ce qu'il l'avait laissée à sa précédente instruction. Une sortie, une lecture, l'entrée d'une nouvelle compagne, un rien changeait le cours de ses idées.

A l'époque de sa première communion, époque où l'on est nourri avec plus d'abondance de tout ce qui peut entretenir ou fortifier les sentiments religieux, Laure s'était sentie toute dans le ciel ; mais oubliant que nous sommes destinés à vivre un temps sur la terre, elle avait pris tellement au sérieux les paroles mystiques qu'elle avait trouvées dans ses livres de piété, qu'elle voulait ne vivre que de contemplation, se retirer au désert ou courir au martyre, et ne croyait jamais pouvoir pratiquer assez d'austérités. En vain lui disait-on que l'excès en tout est un défaut; elle ne voyait en ceux qu'une tendresse éclairée portait à modérer son exaltation, que des profanes incapables de comprendre les secrets du ciel, ou

bien des suppôts de l'esprit tentateur.

Le scrupule, marque d'une âme faible, la subjuguait au point de n'oser rien se permettre des choses les plus innocentes; elle trouvait du mal à tout. Jamais elle ne croyait faire assez de prières, ni les avoir faites assez bien, et, pendant qu'elle rêvait des perfections imaginaires, elle négligeait réellement les devoirs faciles qui étaient à sa portée. Le froid, le chaud, une petite contrariété, un pâté sur une page, tout cela la faisait pleurer ; elle voulait se forger de lourdes chaînes, et ne savait pas seulement porter celle que Dieu lui avait imposée.

Cet état, qui dura longtemps, était réellement une grande souffrance. Laure devait ployer sous ce fardeau qui n'était pas le joug doux et léger du Sauveur, mais une ruse de l'esprit de ténèbres. Heureusement Laure n'était point entêtée; elle finit par se laisser désabuser par les patientes remontrances de M. Vincent qui ne cessait de lui dire que la religion de Jésus-Christ devait être la consolation des hommes, et non

une gêne et un tourment. Il lui répétait qu'elle devait aller à Dieu de tout son cœur sans se creuser l'esprit; que ses devoirs lui étaient tracés; qu'elle ne devait pas en chercher d'autres, et qu'il y avait beaucoup de mérite à bien faire peu de chose.

Mieux éclairée, Laure apprécia d'autant plus le bonheur de connaître la loi divine, qu'elle la trouva infiniment plus douce et plus facile que son imagination ne se l'était d'abord figurée; mais le soin qu'on avait mis à dissiper ses scrupules la fit presque tomber dans l'excès contraire, tant elle avait peu de consistance, tant elle abusait des meilleures choses; et souvent on se demandait avec étonnement si ce langage, quelque peu empreint des vanités du monde, sortait bien de la même bouche qui, un an auparavant, n'osait s'ouvrir que pour prier, et craignait sans cesse de proférer une seule parole inutile.

Une nouvelle pensionnaire avait contribué à opérer ce changement dans les idées de Laure: Lodoïska se montrait au moins aussi prétentieuse que son

nom. Il ne faut pas un bien grand mérite pour éblouir de petites pensionnaires qui n'ont jamais rien vu. La nouvelle arrivée fit sensation, et prit sur ce jeune troupeau une prédominance qu'elle sut conserver longtemps. Ses manières guindées passèrent pour un raffinement de bon ton, ses grandes phrases pour de l'esprit et du sentiment; sa mise étudiée fut copiée par ses compagnes; sa vanterie, la faisant passer pour riche, accrut encore son crédit sur la plupart de ces têtes sans cervelle, et Laure fut sa dupe plus que tout autre.

La véritable histoire de Lodoïska est qu'elle rougissait de parents pauvres et sans éducation, demeurant dans une autre ville ; et s'étant insinuée par des flatteries dans les bonnes grâces d'une personne riche, elle en avait obtenu d'être mise dans une belle pension, voulant achever d'acquérir les talents nécessaires pour briller dans le monde, où elle espérait trouver moyen de se produire un jour.

Quand on lui demandait comment elle était venue en pension si loin, puis-

que sa ville natale ne manquait pas de ressources pour l'éducation, elle répondait qu'elle n'avait plus rien à y apprendre, que les institutions en étaient très-faibles, et qu'elle en savait autant que les maîtresses. Madame Robert, flattée de la bonne opinion qu'on avait de sa maison, et voyant que les quartiers de pension étaient bien payés par le banquier du protecteur de Lodoïska, n'en demanda pas davantage. Elle la traita même avec beaucoup de distinction, parce que cette jeune personne sut lui témoigner mille attentions, lui parler son langage, et la prendre par son faible en toute occasion. Les marques d'estime de la maîtresse soutinrent le crédit que Lodoïska s'était fait parmi ses compagnes.

Toutes cependant n'étaient pas éblouies par les mensonges de Lodoïska; Marie, sans trop savoir pourquoi, et sans vouloir y pénétrer davantage, ne se croyant pas permis de juger son prochain, éprouvait une certaine répulsion pour l'élégante étrangère; elle n'en témoignait rien, mais elle ne la

recherchait pas, se contentant d'être polie quand elle ne pouvait l'éviter.

Si M. Vincent avait été là, il eût pensé comme Marie, et sans doute son œil pénétrant aurait été encore plus avant. Mais depuis peu, il avait été appelé à exercer les fonctions de son ministère à une dizaine de lieues de là, dans un village dont on l'avait fait curé.

Outre le peu de franchise que Marie reconnaissait en Lodoïska, elle avait encore une autre raison pour ne pas l'aimer : c'est que cette intrigante semblait avoir détaché d'elle sa chère Laure; Laure qu'elle aimait du bien qu'elle lui avait fait en éclairant si souvent son faible esprit, en y faisant renaître un peu de calme, en lui faisant goûter ses devoirs. Cette Laure maintenant ne rêve plus que chiffons, frivolités; elle ne pense qu'aux plaisirs du monde dont l'entretient sa nouvelle amie, qui lui énumère complaisamment les conquêtes qu'elle y a faites, et lui avoue en confidence qu'on ne l'a remise en pension à seize ans que parce qu'on veut éviter de la marier si jeune. Ces

conversations si dangereuses pour des jeunes personnes qui n'ont besoin que de s'occuper de leurs leçons, jetaient de pernicieuses idées dans la tête de Laure, et lui faisaient désirer ardemment l'époque de son entrée dans le monde, dont elle ne voyait que les trompeuses délices.

Au milieu de tout cela que devenaient les études?

Laure avait de la facilité à apprendre; mais s'y fiant trop, elle s'appliquait peu, et négligeait beaucoup de connaissances dont elle croyait n'avoir jamais besoin, comme si elle savait que tout son avenir dût ressembler à la vie calme qui l'attendait chez son père. Effleurant tout, et ne mettant de persévérance à rien, elle apprit à peu près de tout un peu et rien à fond. De la mémoire, et quelques citations à propos, dont n'étaient pas toujours capables des personnes plus utilement instruites, lui faisaient croire, à elle et à d'autres, qu'elle avait de l'esprit, et se confiant dans cette illusion, elle se croyait très-propre à réussir en toutes choses.

Son père, qui avait fondé sur elle toute la consolation d'une vieillesse qui s'approchait, s'aperçut bientôt que les goûts dissipés de sa fille ne s'accorderaient guère avec les siens, ni même avec sa fortune qui était honnête, mais non considérable. Déjà ne se contentant plus de son costume de pensionnaire, Laure voulait des superfluités qui la faisaient valoir aux yeux de ses frivoles compagnes, et attiraient sur elle l'attention au dehors les jours de sortie. La tête lui tournait lorsqu'elle croyait s'apercevoir qu'on la regardait avec plaisir, et surtout quand un compliment qu'elle prenait au sérieux s'adressait à elle. Elle en était ravie, ne fût-ce que pour la seule satisfaction de pouvoir le raconter à Lodoïska, et se donner ainsi à son tour de l'importance à ses yeux.

Quand on est dans ces dispositions, la règle de la pension devient insupportable, les devoirs ennuient, la prière n'a plus de goût. Que de causeries cachées pendant la classe! Que de distractions à l'église! Mais quand revenaient ces jours imposants où l'usage de

la pension exigeait qu'on allât à confesse, Laure retrouvait tous les scrupules de sa conscience; son trouble était visible, il lui venait souvent à l'idée que Dieu pourrait la punir de l'inutilité de sa vie. Elle redevenait pour quelques jours plus craintive que vraiment pieuse, et retombait bientôt après dans ses faiblesses ordinaires.

CHAPITRE V.

—

Le retour annuel des vacances amenait toujours quelque changement dans la pension, et procurait au moins aux élèves un peu de relâche et des plaisirs qu'elles allaient goûter la plupart au sein de leurs familles; elles y apportaient en triomphe les trophées que leur application leur avait mérités. Marie et Lodoïska s'étaient partagé cette fois presque toutes les couronnes. Marie les

avait reçues en pleurant de douleur de n'avoir personne pour jouir de ses succès, tandis que Lodoïska, se souciant fort peu de la part que ses parents prendraient à son triomphe, calculait qu'il lui ferait honneur dans l'esprit des parents de ses compagnes, chez lesquels elle espérait se faire inviter pendant le cours des vacances qu'elle passait à la pension, désirant se faire des liaisons utiles dans une ville qui lui plaisait, et où elle comptait chercher à s'établir.

Marie eut aussi quelques invitations, mais elle les refusa pour la plupart. Il fallait peu de plaisirs à la simplicité de ses goûts. D'ailleurs, c'était pour elle l'époque d'une grande transition, elle ne croyait pas pouvoir trop s'y préparer, elle allait passer du rang d'élève à celui de maîtresse. Elle consentit cependant à passer une journée chez Laure; mais cette dernière, qui n'osait rien refuser à Lodoïska, ne put faire autrement que de la recevoir aussi, comme elle l'exigeait à titre d'amie inséparable; et ce fut un plaisir troublé pour Marie, qui ne voulut plus y aller une autre fois.

Quant à Lodoïska, sous le prétexte d'une ardente amitié, elle s'insinuait ainsi partout, et savait assez se rendre agréable pour prendre racine dans les maisons où on l'avait une fois reçue.

M. Janson, père de Laure, avait trop d'occupations pour consacrer beaucoup de temps à sa fille, et lui procurer des distractions suffisantes; il crut bien faire en l'envoyant passer quelque temps chez des parents qu'il avait à la campagne. Elle trouva des personnes d'esprit avec lesquelles elle passa quelques instants agréables; mais comme elles étaient fort occupées, Laure eut aussi des moments d'ennui, qu'elle eût évités si elle avait su prendre un peu d'intérêt aux travaux champêtres. Après avoir admiré la nature en grand, elle ne savait plus que faire, n'observant pas ces détails où on lit la sagesse du Créateur, et l'utilité qui en résulte pour les hommes : la nature était encore pour Laure un livre fermé, dont elle ne savait admirer que la reliure

Pour passer ses moments de vide, elle eut recours à la bibliothèque où

elle espérait rencontrer quelque livre amusant; mais elle vivait chez des sages qui n'avaient chez eux que des choses solides. Son vieux cousin, chef de la famille, avait quelques connaissances en médecine qui lui servaient à être utile à ses voisins. Il avait une belle collection de livres concernant cet art; faute de mieux, Laure les feuilleta.

Elle y puisa un travers nouveau : ce fut une attention trop grande et vraiment ridicule sur sa santé. A tout moment elle croyait découvrir en elle quelque symptôme d'indisposition ; elle ne pouvait entendre parler d'aucune maladie sans croire en être attaquée.

Cette nouvelle preuve de faiblesse d'esprit, en troublant toute son existence, excita bientôt les sarcasmes de ses compagnes, lorsque, de retour à la pension, Laure donna lieu de remarquer ses inquiétudes sans cesse renaissantes. On ne la guérissait d'une idée extravagante que pour la voir tomber bientôt dans une autre. Elle en souffrait, elle en était malheureuse, et ne pouvait cependant

s'arracher à l'empire de son imagination.

Voici une petite aventure qui, en faisant rire à ses dépens, contribua beaucoup à la corriger.

En se regardant un matin au miroir, comme elle avait coutume de le faire avec une scrupuleuse attention, moins par coquetterie que pour juger par ses traits de l'état de sa santé, elle s'aperçut qu'elle avait la langue noire, mais si noire qu'elle ne douta plus que ce ne fût l'indice d'une cruelle maladie dont elle avait vu l'analyse dans les livres du cousin. Alarmée au delà de ce qu'on peut s'imaginer, elle descendit au réfectoire, les yeux égarés, et en se tordant les bras. Pour toute réponse aux questions moitié ironiques, moitié effrayées qu'on lui adressait, elle montrait sa langue sans avoir la force d'articuler une parole, et demeura dans un état impossible à décrire jusqu'à ce que le médecin de l'établissement qu'on avait envoyé chercher arrivât. Alors elle retrouva la parole pour lui dire avec

volubilité tout ce qu'elle croyait ressentir.

Le docteur l'écouta froidement : il était déjà accoutumé à de semblables alertes de la part de mademoiselle Laure. Il lui tâta le pouls, examina sa langue, convint qu'elle ne lui semblait pas dans un état ordinaire, mais qu'à cela près, sauf un peu d'agitation causée par l'inquiétude de Laure, il ne découvrait en elle aucun indice de maladie. Il s'informa de ce qu'elle avait fait et mangé la veille, qui était un *jour de sortie*. Alors l'étourdie se rappela avoir été passer la journée chez une compagne, et y avoir mangé d'un fruit d'Amérique dont le jus avait pu lui teindre la langue.

« C'est cela même, mademoiselle, dit le docteur; voyez comme votre imagination vous trompe ! Apprenez donc une fois pour toutes à vous en méfier. » Et toute la pension de se divertir aux dépens de Laure. Cette dernière aventure lui fit une telle impression, que de longtemps elle n'osa plus se plaindre d'aucun mal, lors même qu'elle eût souffert réellement; on était disposé à ne plus

la croire à cause de la réputation qu'elle s'était faite de se créer des maux imaginaires ou de se les exagérer prodigieusement.

Assez longtemps après cette aventure pour que l'impression ait pu s'en effacer, Laure, en qui on n'avait plus remarqué qu'un redoublement de sagesse et d'application, parut tout à coup distraite, préoccupée; elle laissait dans ses devoirs les fautes les plus lourdes et les plus étonnantes, perdait le sommeil et l'appétit, passait les nuits à pleurer, et quelques questions qu'on pût lui faire, elle s'obstinait à garder le silence, même avec Marie, qui, malgré sa bonté, avait quelquefois ri de bon cœur avec les autres, surtout au sujet du fruit noir. Seulement Laure demanda avec instance à aller passer quelque temps chez M. Vincent, qui était alors, comme nous l'avons déjà dit, curé de village.

Quoique ce ne fût pas l'époque des vacances, madame Robert, voyant que Laure ne faisait plus rien de bon, et d'ailleurs persuadée qu'un petit séjour en si bonne compagnie ne pouvait qu'être

avantageux à sa pupille, se hâta de l'y envoyer après avoir eu l'approbation du bon M. Janson, la confiant pour sa route à une vieille religieuse qui allait visiter une maison de son Ordre nouvellement fondée en cet endroit.

CHAPITRE VI.

—

Laure avait de bonnes raisons pour ouvrir son cœur à M. Vincent plutôt qu'à tout autre. Bien souvent il avait combattu les écarts de son imagination, mais sans jamais se moquer d'elle; il s'y était toujours pris par de sages raisonnements, puisés dans les motifs de la bonté de Dieu plutôt que dans aucune raison humaine. Ainsi, il l'avait guérie de ses extravagances religieuses, de ses scrupules mal entendus; quelquefois aussi, dans les rares apparitions

qu'il faisait encore à la pension, il avait réussi à modifier ses craintes excessives sur sa santé, qui provenaient d'un défaut de confiance en Dieu, et de soumission à ses volontés. Depuis quelque temps Laure avait même paru corrigée.

Mais une inquiétude nouvelle et terrible, en nécessitant pour elle une nouvelle leçon, devait rendre sa guérison plus efficace, en lui laissant une impression ineffaçable.

En voyant arriver Laure, le bon curé fut réellement frappé de l'altération de sa physionomie. Il fallut cependant qu'il suspendît ses questions, et Laure ses confidences jusqu'au départ de la bonne sœur, qui avait aussi ses communications à faire. Il était aisé de voir combien Laure souffrait. Dès qu'ils se trouvèrent seuls, le bon pasteur la questionna avec le plus tendre intérêt sur le motif de sa visite inattendue.

« Ah ! monsieur, monsieur, répondit la jeune fille en joignant les mains, je vais bientôt mourir, et j'ai voulu venir mourir près de vous ; je souffre cruellement, et je n'ai voulu confier mes tour-

ments à personne, on se serait moqué de moi.

— Qu'est-ce donc?

— Si vous alliez aussi vous moquer de ma folie!

— Jamais, répondit M. Vincent. Si votre mal n'est qu'imaginaire comme il vous est arrivé souvent jusqu'ici, je ne vous en plains pas moins; car imaginaire ou non, la souffrance est toujours la souffrance, et je la respecte. Mais dites-moi ce que c'est, mon enfant; vous pressentez donc que c'est une folie?

— Oui, monsieur, et dans tout autre cas, m'en convaincre suffirait pour me guérir; mais ici il n'y a pas de remède, puisque la rage est une maladie que l'imagination seule peut donner. On aura beau me prouver que je n'en suis pas attaquée; je crois l'être, donc je le suis ou je le serai infailliblement.

— Comment, la rage! non, non, je vous en réponds. Expliquez-vous.

— Oui, j'ai été mordue, il y a six ans, par un chien; je n'en ai rien dit d'abord, ne connaissant pas le danger et n'y

ai même plus pensé. Mais dernièrement j'ai entendu citer des exemples si effrayants de personnes atteintes de cette affreuse maladie, bien des années après avoir été mordues, et uniquement par l'effet de la réflexion et de la peur, que la peur m'a gagnée aussi. J'ai voulu m'étourdir, impossible; jour et nuit j'y pense. Oh! les nuits, les nuits, surtout; je les passe dans une agitation affreuse, je me sens des mouvements convulsifs... Je sais que si je pouvais n'y point penser, je serais guérie; mais il ne dépend plus de moi de n'y point penser, je me vois un objet d'épouvante pour ceux qui m'aimaient, je me vois mourir de la mort la plus cruelle..... Et l'effort que je fais pour éloigner cette funeste pensée m'y fait songer encore davantage..... Ah! c'est fini, je suis atteinte, et les symptômes que je sens déjà intérieurement ne tarderont pas à se manifester au dehors..... et cependant je suis à l'âge où la vie apparaît plus belle..... A présent qu'il me faut tout quitter, je chéris toutes choses avec une ardeur nouvelle : le soleil, les fleurs, nos pro-

menades de pension, nos jolies lectures en commun, et jusqu'à mes plus arides leçons... Ah ! tout est perdu pour moi, à quinze ans ! Et par quelle catastrophe, ô mon Dieu ! »

M. Vincent, très-familiarisé avec tous les genres de misères humaines, avait écouté jusqu'au bout cette pénible déclamation de Laure, qui se termina par une sérieuse attaque de nerfs. Il lui jeta de l'eau, lui en fit boire, et remarqua bien qu'elle n'y avait aucune répugnance. Quand elle fut calmée, il la mena dans son jardin, si beau, si fleuri, la fit asseoir sur un banc et lui fit cette simple question :

« Dites-vous toujours votre *Pater* avec attention?

LAURE.

Avec attention, pas toujours! O monsieur, Dieu me punit; depuis bien longtemps je n'ai plus la piété de mon premier âge. Ah! s'il me rappelait maintenant à la vie, quel bon usage j'en ferais désormais !

M. VINCENT.

Punir est une expression qui ne me

paraît pas convenable en parlant de Dieu qui poursuit par amour ceux qui s'éloignent de lui. Vos fautes sont celles de la jeunesse, de l'inexpérience ; Dieu veut vous ramener à lui, mais il ne vous a pas condamnée. Prenez des sentiments plus dignes de sa bonté. Ici, vous êtes entourée de choses qui vous la dépeignent. Respirez cet air pur qui vous calmera. Oh ! l'on se porte bien ici, vous y retrouverez la paix du cœur, le sommeil si naturel et si nécessaire à votre âge. J'ai la confiance de croire que votre peine est finie pour toujours. Remerciez Dieu de vous avoir conduite dans cette retraite, demeurez-y quelque temps avec moi; Laure, vous n'y trouverez pas les plaisirs bruyants que déjà vous avez rêvés, vous n'y trouverez rien de la mode et de ses hochets; nous examinerons ensemble ces fleurs que Dieu créa uniquement pour nos plaisirs, et qui nous sont un gage de sa tendresse, et comme un de ces souvenirs par lesquels il se rappelle à notre cœur comme un ami absent, mais qui veille sur nous. Remarquez ces faibles insectes dont il

a soin ; pourrait-il donc vous abandonner?... Voyez ce beau ciel où l'œil plonge à l'aise, ne semble-t-il pas qu'on soit plus près de Dieu à la campagne?... Et puis cette église, précisément en face de nous ; nous avons Jésus en personne pour voisin ; n'en profiterez-vous pas pour lui rendre souvent vos hommages et puiser dans son sein un amour qui vous rendra forte contre des séductions plus sérieuses que celles que vous avez éprouvées jusqu'ici ? Ne tremblez plus, Laure, vos inquiétudes se dissiperont ; et quand elles voudront revenir, jetez-vous aux pieds du Sauveur, dites avec foi cette prière qu'il a composée lui-même pour nos besoins : Notre Père.... délivrez-nous du mal..... Et puis n'attachez plus d'importance à ce qui peut vous passer par la tête, ce sont des fantômes suggérés par celui qui a tant d'intérêt à vous faire négliger vos devoirs, car la crainte n'est bonne qu'à cela.

— O monsieur, mon bon père, quel poids vous m'ôtez de dessus le cœur ! comme chacune de vos paroles me soulage ! Oh ! que je suis heureuse ! Il est

donc vrai, je vivrai encore ! O mon Dieu, je vous consacre la vie que vous venez de me rendre ! »

Jusque - là Laure avait été à Dieu plus par crainte que par amour, mais cette circonstance et le séjour qu'elle fit chez M. Vincent la portèrent à des réflexions nouvelles sur la bonté et la tendresse du Père céleste pour ses créatures. Ces sentiments bannirent du cœur de Laure toutes ces craintes puériles auxquelles elle avait été si sujette. M. Vincent écrivit à madame Robert qu'il était utile que Laure passât quelque temps chez lui, et l'obtint aisément. Outre que ce temps n'était pas perdu pour les études, car M. Vincent était fort instruit, Laure y gagna des habitudes de piété profonde et raisonnée ; elle s'y dépouilla de ses enfantillages ; pour se mettre plus au niveau de l'hôte qu'elle chérissait : elle lui faisait la lecture, écoutait ses explications, assistait à ses exercices de piété, et partageait ses œuvres de charité. Elle se trouvait là si heureuse, que le temps passa bien vite : étudier tout ce qui pouvait faire plaisir au bon curé,

prévenir ses désirs, obtenir son approbation, était tout pour elle.

Quelquefois, cependant, elle saisissait un nuage sur la figure du respectable pasteur, et s'en tourmentait. C'était désormais son seul chagrin. Comme il revenait de temps en temps, elle demanda la cause de ces fréquents signes d'inquiétude, auxquels elle ne s'apercevait pas qu'elle pouvait donner lieu.

« Ma chère enfant, lui dit le bon pasteur, je ne vois en vous aucun manquement volontaire, et je n'ai rien à vous reprocher pour le moment; mais je réfléchis beaucoup sur vous, j'étudie votre caractère, je pense à votre avenir. Que vous dirai-je, ma pauvre enfant? vous m'inspirez malgré moi des inquiétudes. Vous êtes bien à présent, Laure, que vous êtes à la source de tout ce qui peut vous entretenir dans une vie calme et pure; mais, mon enfant, vous n'êtes pas destinée à vivre toujours ici.

LAURE.

Oh! laissez-moi rester ici encore longtemps, je vous soignerai, je vous aiderai,

je vous consolerai dans vos peines, vous qui m'avez ôté les miennes. Oh! laissez-moi ici, c'est le paradis terrestre et la porte du ciel.

M. VINCENT.

Vous voilà bien, Laure, avec tout votre enthousiasme qui vous aveugle au point de vous faire préférer suivre vos goûts (vos goûts du moment, remarquez bien) à la sévère pratique de vos devoirs. Oubliez-vous que vous n'êtes venue ici que pour recouvrer la paix que vous aviez perdue, vous y affermir? Maintenant que ce but est atteint, que ferez-vous de cette paix, si vous ne la faites servir à remplir avec plus de suite des obligations dont vous vous êtes tant laissé distraire? N'avez-vous pas à recommencer dans votre pensionnat l'apprentissage du monde où vous êtes appelée à vivre? N'avez-vous pas un père qui bientôt vous réclamera et vous demandera compte des sacrifices qu'il s'est imposés pour vous former? Je ne parle pas seulement des sacrifices pécuniaires, mais de la solitude à laquelle il s'est voué, pour que, loin de lui, votre éduca-

tion fût suivie avec plus de soin et de fermeté. Que savez-vous si ce n'est pas en vue de votre bien-être qu'il ne songe pas à contracter un second hymen, où il pourrait encore trouver le bonheur? N'êtes-vous pas obligée de le dédommager en vous chargeant vous-même de sa félicité? Je sais bien que vous en avez l'intention, mais il faut en prendre les moyens en profitant du temps qui vous reste pour vous y préparer.

LAURE.

Vous avez raison, monsieur, je le veux, je le sens, vous me le dites de la part de Dieu. Mais j'ai peine à m'arracher d'ici. Je tremble à la pensée des écueils qui m'attendent. Oh! permettez que je revienne souvent vous voir pour me maintenir dans mes bonnes résolutions.

M. VINCENT.

Elles devraient être assez affermies pour que vous n'eussiez pas besoin de cela. Voyez Marie, à peine a-t-elle seulement de mes nouvelles, elle va seule et admirablement bien, elle profite de tout, même de ses fautes, pour ne plus s'y laisser prendre; une fois qu'elle a vu qu'une

chose est meilleure qu'une autre, elle l'adopte et la veut constamment : elle se défie du monde et encore plus d'elle-même : elle pèse tout dans la balance de l'oraison, et tout cela sans arrière-pensée, sans vaine inquiétude. Pour vous, Laure, qui avez des pensées plus exaltées, un langage plus mystique, je crains que tout cela ne soit feu de paille.

LAURE, *pleurant*.

Ah ! que vous êtes exigeant! Je ne vous comprends plus : depuis que je suis ici, n'ai-je pas été constamment raisonnable?

M. VINCENT.

Oui, mais sans un grand mérite, car ici vous êtes soutenue, encouragée à chaque pas et loin de tout écueil; il faut maintenant apprendre à vous gouverner sur une mer moins calme, en attendant qu'elle devienne tout à fait orageuse, car, mon enfant, vous qui voulez vivre longtemps, croyez-vous traverser la vie sans orage?

LAURE.

Mon courage croîtrait avec les dangers.

M. VINCENT.

Voilà une très-belle phrase que vous avez vue dans un livre !... Je voudrais vous voir présumer moins de vos propres forces : essayez-les au moins avant d'en parler. Je suis curieux maintenant de voir comment vous serez à la pension, et si vous y montrerez moins d'inégalité de caractère qu'on ne vous en a vu jusqu'ici.

LAURE.

Heureusement Lodoïska n'y est plus.

M. VINCENT.

Vous en rencontrerez d'autres, mon enfant, et des êtres bien plus dangereux : le monde est plein de gens qui, sous de belles apparences, trompent de jeunes cœurs comme le vôtre. Il faut être soi-même, et ne pas se laisser aller à tout vent. »

CHAPITRE VII.

—

Madame Robert vint elle-même chercher Laure, et se félicita en la voyant plus formée de corps et d'esprit. Laure, par sa conduite pendant le peu de temps qu'elle eut encore à rester en pension, justifia les espérances que ses nouvelles dispositions avaient fait concevoir; elle se rapprocha de Marie, à laquelle elle s'attacha de plus en plus. Marie était alors excellente maîtresse, tout comme elle avait été bonne élève; elle donnait ses leçons avec méthode, clarté et précision. Bonne surveillante, elle mettait dans sa conduite avec ses élèves une dignité ferme et une attention de tous les instants, qui prévenaient les abus, et par conséquent les punitions. Elle avait le talent de se faire respecter tout en conservant

l'amitié de ses élèves, dont plusieurs avaient été ses compagnes; elle avait à leur égard toutes les complaisances permises, employant les raisonnements persuasifs et les bons exemples préférablement à tout autre moyen.

Elle multipliait pour madame Robert tous les petits soins que la reconnaissance pouvait lui suggérer, la soulageait beaucoup dans le gouvernement matériel de sa maison, se mettait ainsi au fait d'un grand ménage, et ne négligeait rien de ce qui pouvait accroître son instruction sur tous les points; ce qui ne l'empêchait pas d'être la plus ponctuelle à tous ses exercices particuliers. Elle n'avait de son âge que la grâce, et non la légèreté : le souvenir des événements de son enfance et des avis de sa mère l'avait mûrie de bonne heure.

La fonction d'enseigner ne convient pas à toutes les constitutions; la poitrine de Marie en souffrit beaucoup, et un repos absolu lui fut enjoint. Cette ordonnance la contrariait, il lui était impossible de la suivre tout à fait, tant à cause d'un besoin d'activité qui lui

était naturel, que parce qu'elle voyait bien le dommage résultant pour la maison de son inaction forcée. Les autres maîtresses se partageaient le soin de sa classe; mais comme elles avaient assez de besogne sans cela, l'ensemble en souffrait, et Marie s'en inquiétait vivement. Madame Robert, dans l'espoir de la voir se rétablir, et aussi de crainte de lui faire de la peine, n'osait prendre une sous-maîtresse pour la remplacer. Marie n'avait pas eu de peine à pénétrer ce scrupule; elle se regarda comme un embarras pour une maison où elle aurait tant voulu acquitter la dette de sa reconnaissance. Cette pensée pénible ne pouvait que nuire à sa guérison. Laure, sa confidente, conçut un projet digne de la bonté de son cœur. Sur le point de quitter la pension, elle demanda à son père et en obtint la permission d'y prolonger son séjour pour y remplacer sa chère Marie, et remplir ses fonctions jusqu'à ce que son amie pût les reprendre elle-même. Il n'est pas besoin de dire combien Marie fut sensible à ce procédé.

La classe confiée à Laure était com-

posée d'élèves peu familiarisées avec elle, et qui pouvaient sans peine s'habituer à respecter celle que son rang parmi les grandes leur avait toujours fait regarder comme leur étant fort supérieure.

Laure tenait à honneur de prouver à M. Vincent qu'elle était capable de faire quelque chose de bien. Elle était effectivement très-capable d'entreprendre des choses grandes et généreuses. Mais l'était-elle de les continuer avec le même zèle? Dans l'enthousiasme de l'amour divin qu'elle avait rapporté de son séjour au presbytère, rien ne lui semblait noble et beau comme de faire germer les mêmes sentiments dans les cœurs de ses élèves. Dans ce but, elle n'épargna rien pour s'en faire aimer et les intéresser à ses instructions. Se rappelant combien elle avait souffert à cet âge, de mal comprendre la religion, elle prévenait à force de zèle cet écueil dans ses élèves, en même temps qu'elle s'en faisait chérir par ses manières aimables.

Madame Robert était fière du succès de Laure. M. Vincent, instruit de ces merveilles, voulait voir longtemps pour

y croire. « C'est à la persévérance, disait-il, qu'est attaché le mérite. » Il faisait plus de cas d'une vertu commune, mais persévérante, que de ces triomphes d'un jour. Il doutait beaucoup de ceux qui prennent leur vol trop haut, parce qu'il est difficile de se soutenir longtemps à une même élévation, et qu'il est toujours fâcheux d'avoir à descendre.

Le désir d'être applaudie par M. Vincent avait animé Laure dans les travaux qu'elle avait entrepris ; elle fut assez désappointée de voir combien était froide l'approbation qu'il donnait à son zèle ; son émulation en diminua, elle finit par se lasser de tourner tous les jours dans le même cercle. S'il y avait des leçons pour lesquelles elle se sentait de l'attrait, il y en avait d'autres qui l'ennuyaient prodigieusement à cause de la marche méthodique qu'il fallait suivre.

Elle s'imagina de s'affranchir des routes battues, et voulut enseigner d'inspiration ; elle se vantait devant les autres maîtresses que sa méthode, à elle, était de n'en point avoir, et de suivre

pour instruire ses élèves l'impulsion qu'elles lui donnaient elles-mêmes.

« Cela serait bon, dit judicieusement madame Robert, pour une éducation particulière ; mais dans une classe, où il faut de l'ordre, une telle méthode est impraticable, ma chère Laure, et vous en ferez vous-même l'expérience : vous gâtez vos élèves en leur permettant d'interrompre la leçon chaque fois qu'elles veulent vous faire une question ; il en résulte qu'elles parlent toutes à la fois, votre classe est la plus bruyante de toutes, et vous n'y résisterez pas longtemps parce que la licence ne fera que croître. Effectivement, sous le prétexte de s'instruire, c'étaient une foule de questions inutiles que se plaisaient à faire les petites paresseuses pour causer et ne pas travailler.

Laure, reconnaissant enfin les inconvénients de son système, voulut y renoncer ; mais le mauvais pli était pris, et, quoique toujours aimée, elle ne pouvait plus se faire obéir ; alors elle perdait la tête et s'impatientait immodérément. Croyant avoir plus de satisfaction

avec de grandes élèves, elle demanda et obtint de changer de classe; mais ce nouveau troupeau, plus raisonnable en apparence, avait aussi plus de finesse et de ruse; Laure était bonne, confiante et distraite. On trompa souvent sa surveillance, on abusa aussi de sa faiblesse pour lui arracher des concessions nuisibles à l'ordre. Elle ne savait pas garder assez de dignité. Enfant elle-même, si quelque chose excitait son hilarité, elle ne savait pas la maîtriser à propos. Elle ne donnait pas non plus l'exemple de la ponctualité. Elle n'en avait jamais eu beaucoup comme pensionnaire; comme maîtresse, ce défaut est doublement grave. Le relâchement de Laure ayant longtemps autorisé celui de ses élèves, elle se trouvait ensuite dans la nécessité d'employer des moyens de répression qui excitaient d'autant plus de murmures, qu'elle les avait trop longtemps négligés, et qu'ils contrastaient sensiblement avec sa conduite habituelle.

Madame Robert acquit bientôt la conviction que Laure, malgré son esprit et ses bonnes intentions, ne serait jamais

qu'une mauvaise institutrice. Heureusement, elle ne paraissait pas destinée à cette profession. On ne lui sut pas moins de gré de sa bonne volonté; elle n'avait pas laissé que d'être utile. Du reste, sa mission était finie. Marie paraissait assez rétablie pour se remettre à la besogne, et M. Janson redemandait sa fille.

Avant de la rendre à son père, madame Robert, pour remercier Laure, voulut lui procurer la satisfaction d'une visite chez M. Vincent. Laure fut enchantée de cette proposition, désirant demander au bon curé sa bénédiction et de nouveaux conseils.

« Maintenant, lui dit M. Vincent, vous entrez dans une nouvelle ère, dans un cercle de nouveaux devoirs plus proportionnés à votre faiblesse. Ils sont si simples, si faciles! Si vous ne savez pas les remplir, vous ne serez jamais capable de rien. N'allez pas de vous-même les compliquer. Dieu sait ce qu'il vous faut, il vous met dans l'élément qui vous convient. Songez à y renfermer votre esprit, toujours trop porté à sortir

des limites qui vous sont assignées. Il y a du mérite et de la grandeur à bien s'acquitter, pour Dieu, des plus petites fonctions. Dépensez-vous le moins possible au dehors pour vous occuper de votre affaire propre, si vous voulez qu'elle n'excède pas vos forces. »

Il paraissait étrange à Laure qu'on doutât de la voir bien remplir la tâche si aisée de satisfaire son père; mais le curé la connaissait mieux qu'elle-même.

CHAPITRE VIII.

—

Malgré tout le ménagement dont on usa envers Marie, elle ne tarda pas à retomber malade. Le médecin déclara qu'elle était perdue si elle persistait dans son emploi. Il conseilla la distraction et l'air de la campagne. Alors Marie prit le parti d'écrire à une sœur

de son père, qui dirigeait une grande ferme à douze lieues de là; elle lui offrit ses services pour l'aider dans l'administration de sa maison ; ils furent acceptés, et Dieu sait comme madame Bertrand, sa tante, en profita et exploita la bonne volonté de Marie. Son intelligence s'accommoda bientôt à ces exercices nouveaux pour elle, et sa santé y gagna infiniment. Elle avait trop d'esprit pour trouver la vie rurale au-dessous d'elle ; tout l'y intéressait au contraire : la nature dans son ensemble, et dans chacun de ses merveilleux détails, tout cela était pour elle la source de mille réflexions; non de ces rêveries vagues, creuses, qui ne mènent à rien; mais elle formait son jugement pour faire plus tard l'application de son expérience à tous les besoins domestiques.

Les connaissances modestes, mais précieuses, qu'elle acquit dans cette vie champêtre, lui furent souvent utiles dans la suite.

Il y avait un an que Marie était chez sa tante, où elle s'était rendue assez

nécessaire pour acquérir une certaine importance. Sa bonne grâce la rendait un objet rare dans ce coin retiré du monde. Là, elle n'avait pour la remarquer que des gens d'une éducation fort inférieure à la sienne, mais elle savait se proportionner à eux avec bonhomie. Il lui manquait cependant une conversation instructive et intéressante, elle craignait d'oublier dans cet isolement une partie des connaissances qu'elle avait acquises, quand Léon, le fils aîné de sa tante, revint sous le toit maternel après avoir complété ses études scientifiques, pour les appliquer à l'agriculture. Il avait vécu à Paris, et il lui en coûtait de retourner au village, croyant n'y trouver personne capable de le comprendre, lui qui avait puisé dans la culture des lettres des idées plus étendues que celles qu'il connaissait aux habitants de la ferme et des environs. Il fut surpris et charmé d'y rencontrer Marie; elle, depuis si longtemps réduite aux ressources de son seul esprit, se trouva heureuse aussi de cette nouvelle société.

Epiant les courts intervalles que laissaient à sa cousine ses nombreuses occupations, et même pendant qu'elle travaillait, Léon venait avec empressement la trouver pour causer avec elle de choses qui les intéressaient l'un et l'autre, au grand ennui de madame Bertrand qui n'aimait pas à entendre parler des Grecs, des Romains, des planètes, des chefs-d'œuvre de la langue française, enfin de tout ce qu'elle ne comprenait pas, et que les jeunes gens avaient encore tout frais dans leur mémoire. Léon s'attendrissait aussi à entendre Marie raconter les privations, les douleurs de son enfance; il disait qu'il voulait la dédommager, qu'elle seule pouvait désormais embellir son existence, et cent autres jolies choses bien nouvelles pour Marie. La douce et confiante jeune fille y ajouta foi, parce qu'elle ne savait pas qu'on pût ni tromper ni changer : l'inconstance était si loin de son caractère, qu'elle ne la croyait pas possible, aussi s'attacha-t-elle à son cousin par une vive affection.

Elle qui n'avait jamais entrevu qu'un avenir dépendant, comme elle se sentait heureuse de la perspective d'être un jour maîtresse de maison, sous la protection d'un homme exerçant une profession honorable, et dans la compagnie duquel elle trouvait tant d'agréments! Et puis, elle serait riche! ce n'est pas pour elle-même qu'elle y songe, mais elle pourrait être utile aux malheureux..... faire des cadeaux à madame Robert et à l'abbé Vincent, à qui elle avait tant d'obligations..... leur envoyer des produits de sa ferme, les y recevoir pour les rendre témoins de son bonheur. Elle ne connaissait rien de plus séduisant que cette perspective.

Qu'ils étaient doux ces rêves! qu'ils dénotent bien toute la simplicité d'une âme pure! Mais l'intérêt et l'ambition ne les laissèrent pas se réaliser.

Madame Bertrand jeta de grands cris quand son fils lui fit part de ses projets sur Marie; elle lui dit tout crûment qu'elle ne s'était pas donné tant de peine à faire valoir et améliorer son bien, pour lui voir épouser une fille sans

fortune, et qu'elle n'y consentirait jamais.

Depuis ce temps, elle ne laissait échapper aucune occasion de molester Marie, et, se persuadant que son fils ne songeait à sa nièce que faute d'objets de comparaison, elle éloigna Léon sous divers prétextes, le mit en rapport avec de riches héritières; et le léger jeune homme, voyant que sa cousine n'était pas la seule aimable, et que, de plus, d'autres étaient riches, entra bientôt dans les vues de sa mère, et fit un choix qui détruisit cruellement toutes les illusions de l'innocente Marie.

Trop fière pour ne pas renfermer son chagrin en elle-même, Marie eut l'air persuadée de ce qu'on lui disait que tout était mieux ainsi, et qu'une alliance entre elle et son cousin eût été un crime de lèse-raison; elle parut approuver tout; mais intérieurement elle offrit sa peine à Dieu, chercha du soulagement dans la prière et dans une assiduité plus ardente à tous ses devoirs. Elle redonna son cœur à Dieu seul avec une ferveur nouvelle, et se promit d'éviter à

jamais de se livrer à un sentiment qui entraîne tant de mécomptes et de pertes pour l'âme ; de se méfier beaucoup des hommes, et de ne pas croire aisément ceux qui pourraient encore lui dire *je vous aime.*

O vous, jeunes filles, qui, ayant éprouvé un chagrin semblable à celui de Marie, ne savez pas vous consoler, c'est que vous n'aimez pas assez Dieu ! Si vous saviez comme Marie parvint à lui sacrifier les moindres restes d'une inclination superflue!.. Ce n'est pas qu'elle n'eût des difficultés à vaincre, mais à chaque souvenir fâcheux elle invoquait Jésus et Marie, et finit par retrouver en eux plus de bonheur que ses rêves ne lui en avaient jamais montré.

Cependant le séjour de la ferme, où elle n'était plus qu'humiliée, lui était devenu odieux, elle songeait à la quitter pour retourner chez madame Robert, lorsqu'elle reçut une lettre d'une amie de pension qui venait de se marier avec un négociant, et la sollicitait de venir demeurer avec elle. Madame Delmer,

c'était le nom de la nouvelle mariée, aimait beaucoup l'inaction, la liberté; et ayant une coopération à exercer dans l'état de son mari, elle était bien aise de pouvoir souvent s'en décharger sur une personne de confiance: elle assurait à Marie la promesse d'être considérée en tout comme une autre elle-même. Marie prit l'avis de M. Vincent qui lui conseilla d'accepter ces propositions.

Marie ne savait rien faire à demi; là comme ailleurs elle se rendit utile, essentielle; non-seulement elle surveillait les ateliers, travaillait au bureau, dirigeait un commerce de détail, mais elle donnait encore des soins au ménage. La jeune dame aimant à se décharger de toute responsabilité, c'était Marie qui imposait la tâche aux domestiques, les dressait, les réprimandait, et ils la craignaient plus que leur maîtresse. Monsieur et madame Delmer la traitaient en sœur, en amie, et elle se trouvait heureuse dans cette nouvelle position; contente du présent, elle ne conservait de ses fâcheux souvenirs que l'expérience qu'ils lui avaient acquise.

Elle entretenait la joie de son âme en prenant sur son sommeil le temps d'aller tous les jours à l'église, et les dimanches elle sacrifia plus d'une fois les parties de plaisir qu'elle était invitée à partager avec ses amies, pour ne pas manquer les offices.

Marie avait l'occasion de voir beaucoup de monde dans la maison de madame Delmer, elle y exerçait son esprit d'observation, qui était moins un don de la nature qu'une heureuse habitude. Elle avait un discernement de toutes choses qui lui fit rendre de très-grands services à ses hôtes, devinant des gens qui voulaient les tromper, trouvant souvent des moyens de remédier aux affaires qui prenaient mauvaise tournure.

Quelqu'un était-il malade dans la maison, c'était encore Marie qui lui rendait les soins les plus assidus sans rien négliger de ses autres occupations.

Le mérite de Marie faillit rendre madame Delmer un peu jalouse. En public, cette dernière était à la vérité plus brillante ; mais dans l'intimité, la sagesse, l'activité de Marie, la faisaient

mettre par M. Delmer beaucoup au-dessus de sa femme; il la lui citait sans cesse pour modèle ; il prenait conseil de Marie en toute chose, et sa femme en était blessée; mais Marie était si modeste, qu'elle n'usait de son ascendant que pour faire valoir madame Delmer. Le mari se plaignait-il de sa femme, Marie savait adroitement appeler son attention sur les qualités de sa jeune amie, qui bientôt sut apprécier cette conduite, et Marie devint aussi sa plus intime confidente. Toute son influence tendit à indiquer à la jeune femme ce qui pouvait plaire à son mari ; madame Delmer se perfectionna à une si bonne école, et une meilleure harmonie dans ce ménage fut le fruit de la prudente amitié de Marie.

Il y avait cependant quelque chose de faux dans sa situation : elle avait l'énergie, je dirai presque toute l'autorité d'une maîtresse de maison, sans l'être réellement; les domestiques ne supportaient pas toujours patiemment son joug; son existence dépendait du caprice de personnes à qui elle plaisait aujourd'hui

et pouvait déplaire demain. Elle avait l'âme fière et aurait préféré exercer ses facultés sur un terrain à elle. La dépendance la gênait, quoiqu'elle sût s'y soumettre. Souvent il lui venait dans l'esprit de retourner chez madame Robert, où il y avait parmi les sous-maîtresses une égalité qui adoucissait l'idée de la dépendance. Mais, outre que la santé de Marie s'était mal trouvée de cette vie trop sédentaire, elle savait que tous les projets d'avenir de madame Robert étaient en faveur d'une filleule, qui avait déjà la haute main dans la maison, et il ne convenait pas à l'orgueil de Marie de se soumettre à cette jeune personne, elle resta donc encore chez madame Delmer.

CHAPITRE IX.

—

M. Janson avait cru faire beaucoup de plaisir à sa fille, pour fêter sa bienvenue dans la maison paternelle, en la conduisant au bal et au spectacle. La curiosité de Laure, qui ne connaissait ces assemblées mondaines que sur leur fausse réputation, en fut bientôt rassasiée; elle avait un trop bon esprit pour n'en pas sentir le vide, et pour ne pas comprendre que l'innocence pouvait en souffrir. Le contraste des bonnes habitudes de la retraite qu'elle quittait, avec la licence de celles du monde, lui faisait voir le mal là où des âmes moins neuves ne le sentent plus. C'est donc en toute sincérité qu'elle pria son père de ne plus la mener dans ces

assemblées. Et le bon père, qui s'était gêné, croyant user d'une condescendance nécessaire à l'âge de sa fille, fut enchanté de reprendre les habitudes de sa vie retirée.

Depuis le départ de Marie pour la campagne jusqu'à son installation chez madame Delmer, où, voisine de Laure, elle put renouer avec elle son ancienne amitié, Laure éprouva un vide qu'elle ne put jamais bien combler. Timide, irrésolue, elle avait besoin de consulter sans cesse Marie. Les rares conseils de M. Vincent étaient bientôt oubliés ou mal compris quand Marie n'était pas là pour les lui remettre sous les yeux.

Laure était souvent seule pendant que son père s'occupait à remplir les devoirs de sa charge. Il faut cependant quelque distraction à la jeunesse, et elle en trouva parmi des personnes de mérite dont elle rechercha la fréquentation. Heureuse si elle avait su se borner ! C'était bien son intention, mais la fatale faiblesse de son caractère s'y opposa. N'appréciant pas à leur juste valeur les formules de politesse en usage dans le monde, pour inviter des

personnes dont on se passe fort bien, elle aurait craint de désobliger ceux qui l'engageaient à aller les voir, en ne s'y rendant pas. Elle eut bientôt une multitude de connaissances qui se partagèrent tout son temps et profitèrent de sa bonté naturelle, pour exploiter sans cesse sa complaisance et ses petits talents. M. Janson, ne jouissant guère de la compagnie de sa fille, prenait de l'humeur, et Laure se sentait mauvais gré d'une dissipation dont elle ne savait plus comment sortir, et qui troublait le calme dont elle avait plus besoin que tout autre, pour conserver le libre exercice de ses devoirs.

Il est pénible d'avoir sans cesse à revenir sur les travers de Laure, mais ce n'est pas ma faute si elle avait si peu de consistance dans les idées, qu'elle changeait de manière d'être à mesure qu'elle recevait des impressions étrangères, revenant souvent à des erreurs abandonnées, et tournoyant presque toujours dans le même cercle sans faire de véritable progrès. En historien fidèle, je suis obligée de la peindre, non comme je

voudrais qu'elle fût, mais comme elle était en effet.

Une des *amies* de Laure (car elle en avait considérablement; celle-ci, toutefois justifiait ce titre par plusieurs bonnes qualités); une des amies de Laure, très-lancée dans le grand monde, et qu'on aurait à peine soupçonnée de dévotion, renonça tout à coup à sa vie dissipée, fit une réforme complète dans sa toilette, donna tout son temps à la prière, aux bonnes œuvres, et confia à Laure qu'ayant reconnu le vide de toutes les vanités du siècle, elle avait résolu de le quitter pour se disposer à embrasser la vie religieuse.

Cette nouvelle circonstance tourna la tête à Laure. Elle n'avait jamais été tentée d'imiter les dévotes en bonnet à papillon, ou en calot noir; mais elle se sentait plus d'attrait pour marcher sur les traces d'une jeune personne naguère les délices du monde, et qui, pour avoir dépouillé les colifichets et adopté les cheveux en bandeaux, n'en était pas moins parée de ses grâces naturelles, surtout quand, prosternée au

pied des autels, elle priait avec recueillement, ou qu'avec sa figure d'ange elle contemplait le ciel qui semblait se réfléchir dans ses yeux.

Laure voulut faire le pendant de la pieuse Louise; mais n'ayant pas au même degré le don d'oraison, elle se crut plutôt appelée à la vie active, et se jeta dans les bonnes œuvres extérieures.

Elle n'y sut pas garder plus de modération qu'en aucune autre chose; elle comptait d'abord n'y donner que ses instants de loisir, mais on sollicita sa coopération pour tant d'œuvres pieuses! elle ne savait rien refuser, et se trouva bientôt lancée dans une dissipation d'un autre genre que celle qu'elle venait d'éviter, mais non moins fâcheuse pour un esprit qui abusait des meilleures choses.

Elle était à la fois dame de charité, zélatrice du Rosaire, institutrice de pauvres, elle ornait les autels, raccommodait le linge de l'église, etc.; toutes choses excellentes et admirables en elles-mêmes, mais dont elle s'acquittait mal pour les avoir entreprises toutes à la fois. Ses ab-

sences multipliées nuisaient à ses devoirs domestiques, comme l'avaient fait les amusements du monde. Au lieu de reconnaître la cause de ce désordre, Laure prit en dégoût l'assujetissement de sa position ; il lui venait quelquefois à l'idée qu'elle n'était pas encore dans l'état qui lui convenait, elle parlait alors d'entrer au couvent ; mais M. Vincent savait trop bien qu'elle n'y serait pas restée quinze jours, tant elle avait peu de stabilité. Elle le pressentait bien aussi, et, à vrai dire, elle ne savait pas ce qu'elle voulait.

Les réunions auxquelles Laure présidait eurent pour elle encore un autre grave inconvénient. Ces assemblées étaient composées en grande partie de personnes qui avaient plus de bonnes intentions que d'éducation ; pour quelques-unes, la dévotion était un passe-temps plutôt qu'un sentiment. C'étaient de ces personnes qui savaient à point nommé ce qu'avait dit, ce qu'avait fait, ce qu'avait mangé M. le curé, les maisons où il avait été, les personnes qu'il avait reçues ; puis quels étaient les pénitents de l'abbé un tel et ceux de l'abbé

un tel, et combien de temps telle personne était restée au confessionnal; on allait jusqu'à présumer si elle avait ou non reçu l'absolution.

C'était un tissu de commérages qui parut d'abord étrange à Laure; mais elle s'y accoutuma petit à petit, et bientôt elle y participa elle-même. Le mauvais effet de cette habitude est de perdre de vue la gravité et l'importance de la religion, pour s'arrêter à une foule de petitesses qui n'ont rien de commun avec elle, mais qui font que le monde méprise ce qu'il appelle *les dévotes de profession,* avec lesquelles il affecte trop souvent de confondre les personnes véritablement pieuses.

Laure avait donc pris toutes les allures d'une *dévote de profession,* et cependant, jamais elle n'avait été moins véritablement recueillie. Elle se fatiguait pour faire de l'effet dans la paroisse, et négligeait le bonheur de son respectable père.

Dans le quartier elle passait pour une sainte. « Le monde canonise à bon marché, disait une grande princesse

consacrée à Dieu : quand on cesse d'être ce qu'il est, il croit qu'on est tout ce qu'on doit être. »

A l'époque de la première communion des enfants, Laure et ses émules donnèrent une retraite aux jeunes filles pauvres, qu'elles avaient disposées toute l'année à cette sainte action. Rien de mieux jusque-là ; mais au lieu de se contenter de leur donner les instructions nécessaires, Laure et ses compagnes, en véritables maîtresses d'école, les conduisaient ostensiblement par la ville, de l'école à l'église, de l'église à l'école, et de là au Calvaire situé hors des murs. Comme ce troupeau nombreux était fort indiscipliné, Laure se donnait des mouvements incroyables pour y maintenir l'ordre et faire rentrer les petites filles dans leurs rangs. Marie, alors de retour, l'avertit doucement que cela lui donnait du ridicule en public. Laure avait peine à le croire, et d'ailleurs se relâcher en ce point lui eût paru un servile respect humain. Alors Marie lui avoua qu'on l'avait surnommée le *chien de berger*, et que cette épithète circulant de bouche

en bouche la rendait un objet de risée.

Laure en fut très-mortifiée ; tout entière sous cette impression désagréable, elle réfléchit amèrement au peu de fruit qu'elle avait retiré de tous les genres de vie qu'elle avait successivement embrassés. Extrêmement fatiguée, elle prit prétexte de sa santé pour se retirer entièrement de ces fonctions assujettissantes, et, selon sa coutume, allant d'un extrême à l'autre, elle se renferma dans une retraite exclusive ; le genre humain lui était devenu insupportable : à peine consentait-elle à paraître dans les occasions les plus indispensables. Elle fuyait jusqu'à Marie, et même jusqu'à son père, et se retirait habituellement dans sa petite chambre, où elle éprouvait le besoin de se livrer à ses méditations. Au moins, de cet accès de misanthropie qui ne devait pas durer, résultèrent quelques réflexions salutaires encore oubliées dans la suite, mais qui devaient se représenter un jour après de nouveaux mécomptes.

CHAPITRE X.

—

« Je suis bien aise, lui écrivait M. Vincent, que vous vous aperceviez vous-même que ce sont les embarras extérieurs qui entament et enlèvent cette précieuse paix que vous regrettez si vivement dès qu'elle vous quitte. Si l'expérience pouvait vous guérir pour l'avenir, le mal ne serait pas grand, puisque c'est un avantage bien réel de commencer à être sage quand ce commencement ne doit pas être interrompu. Mais non, votre calme ne sera jamais long, parce que votre imagination a sur vous un très-grand empire. Ce qui vous entoure, ce que vous avez sous la main, ce qui forme le cercle étroit de vos habitudes domestiques, en un mot, ce qui est votre élément propre, où Dieu

vous veut pour vous communiquer ses faveurs intérieures, et hors lequel vous ne trouverez que mouvement, bruit, agitation, fumée, tout cela, dis-je, ne vous suffit point ou pas longtemps. Un mot, une visite, une lecture, une rencontre fortuite, mettra vos idées sous l'influence d'une nouveauté qui semble devoir vous intéresser et qui ne peut que vous distraire de vos devoirs.

» Vous n'êtes pas une personne légère selon l'acception du monde, mais vous êtes légère dans la piété. Voilà la source de ce mouvement continuel de bien et de mal, qui vous met dans de continuelles oscillations, et pour lesquelles on vous demanderait à bon droit *comment êtes-vous aujourd'hui?*

» Le remède à tout cela est de vous attirer le moins d'affaires, le moins d'embarras possible. *Point* vaudrait mieux que *peu*. Etudiez-vous à vous acquitter, chez vous, aussi bien que possible, de vos occupations. Je suis sûr que vous êtes gauche dans les travaux de la maison; mais mettez-y vos idées; remplissez-les pour Dieu; aimez beaucoup

à mériter l'approbation de monsieur votre père; prévenez ses besoins, ses désirs, si vous le faites (mais il faudra de la constance), vous aurez avancé d'un grand pas.

» Je conçois bien que vous aimiez à aller voir Marie, elle vous est même nécessaire; mais, autant que possible, que cela soit réglé, afin que vous puissiez tout prévenir dans la maison pour que votre père ne souffre pas de votre absence. Vous trouverez dans la seule fréquentation de votre amie le meilleur exemple et un délassement qui vous disposera à continuer vos devoirs avec un nouveau courage. »

Qui croirait qu'après de si bons avis Laure devait encore se jeter dans de nouveaux écueils! M. Vincent l'avait, hélas! bien prévu....

CHAPITRE XI.

—

Nous avons dit que Laure se livrait à une solitude exclusive. Pendant ce temps, l'activité de son imagination se tournait contre elle-même, prête à devenir la proie d'une nouvelle illusion quand l'occasion s'en présenterait.

C'est dans ces dispositions qu'elle reçut une visite bien inattendue, celle de Lodoïska qui, retournée dans sa province, ne paraissait pas devoir jamais revenir se jeter à la traverse dans le chemin de Laure. Sous prétexte de n'avoir pu vivre avec une belle-mère, elle avait suivi des parents qui venaient se fixer dans cette ville dont elle conservait un souvenir agréable et où elle voulait utiliser ses talents, en donnant des leçons de musique; préférant, disait-

elle, travailler que subir une dépendance intolérable. Elle parut à Laure bien changée à son avantage ; elle ne cessait de déclamer contre le monde dont elle se disait horriblement lasse, déplorant que sa nouvelle profession ne lui permît pas de s'affranchir de ses sujétions pour mener cette vie d'intérieur qui lui plaisait tant ; mais au moins espérait-elle s'en consoler dans le commerce de l'amitié. L'absence n'avait point effacé celle qu'elle avait vouée à Laure, elle venait réclamer ses droits sur son cœur, tenant beaucoup à cultiver une amie si raisonnable, avec qui elle avait tant à gagner.

Quoique Laure se fût mise en garde contre Lodoïska, elle ne put s'empêcher de répondre obligeamment à ses avances. « Je puis me passer d'une nouvelle amie, se disait-elle, mais Lodoïska paraît avoir besoin d'amitié, il serait cruel de la lui refuser. D'ailleurs, pourquoi l'éviterais-je, à présent? la raison paraît avoir fait de grands progrès chez elle ; il est vrai que la philosophie y a plus de part que la religion, mais tout ne peut

pas venir à la fois. Il ne faut pas la rebuter; c'est une âme à cultiver pour Dieu; je m'en charge. »

M. Janson ne voulait cependant pas que Laure rendît à Lodoïska sa visite. « Je veux croire cette personne fort honnête, dit-il, mais elle est dans une fausse position. Les cousines avec qui elle demeure sont de jeunes personnes sans père ni mère, mais suivant le sort d'un frère qui a soin d'elles et qui vient d'être placé ici. Une demoiselle ne doit pas aller dans cette maison, quelque respectable qu'elle puisse être, l'usage du monde ne le permet pas. Si ton amie ne peut se passer de toi, qu'elle vienne te voir ici. »

Lodoïska revint, en effet, mais ce fut pour mêler aux tendres éloges qu'elle prodiguait à Laure des reproches assez vifs; elle se prétendait humiliée de ne pas la recevoir à son tour, et menaçait de ne plus revenir.

Laure, craignant de la blesser, retourna à la charge près de son père pour arracher son consentement. Même refus de la part de M. Janson.

Peu de jours après, Laure reçut un paquet contenant de jolies petites fantaisies, travaillées par Lodoïska, qui se disait indisposée d'une entorse et ne pouvait se consoler de l'absence d'une si chère amie qu'en travaillant pour elle; elle la conjurait, dans les termes les plus pressants, de mettre fin à ses privations.

Les personnes les plus faibles sont en même temps les plus entêtées; n'ayant jamais d'opinion ni d'intention bien arrêtées, jugeant les autres d'après elles, elles doutent également de tous les conseils de l'expérience. Au lieu de voir la volonté de Dieu dans celle de son père, Laure fit une nouvelle tentative pour la fléchir, et y réussit par importunité; elle en fut ensuite comme épouvantée, car Lodoïska ne paraissait pas avoir eu d'entorse, et ses cousines firent à Laure l'effet d'être bien évaporées. Puis, le jour même, elle reçut une réponse de M. Vincent à qui elle avait envoyé la lettre de Lodoïska pour lui demander s'il était possible de résister à une affection si profonde. Cette réponse était : « Méfiez-

vous de cette personne, elle paraît avoir un grand intérêt caché à rechercher votre liaison. »

« Mais quel intérêt peut-elle donc avoir ? demandait Laure à Marie.

— Je ne sais, dit Marie, c'est peut-être pour que tu l'aides à se faire une clientèle en la recommandant à tes connaissances.

— C'est singulier, dit Laure, elle pourrait mieux s'adresser qu'à moi, qui vois si peu de monde et qui n'ai point d'influence.

—Que sait-on ? ajouta Marie. Elle est plus fine que tu ne penses. Etrangère ici, on n'y connaît guère les antécédents ni les personnes sous les auspices de qui elle y est venue ; elle veut s'étayer de ta bonne réputation pour établir la sienne, et pour inspirer au public plus de confiance. »

Laure pensa qu'il était possible que Marie eût raison, mais, trop avancée pour reculer, elle s'étourdit là-dessus, et subit les obsessions toujours croissantes de Lodoïska.

Pour s'impatroniser de mieux en

mieux dans la maison, Lodoïska engagea Laure à reprendre la musique que depuis longtemps elle avait abandonnée. Elle lui offrait ses leçons pour le seul plaisir de les lui donner, et la persécuta jusqu'à ce qu'enfin Laure acceptât ses offres.

En échange de ce service, Laure, qui voulait mettre Lodoïska tout à fait à l'unisson de sa manière de voir et de sentir, lui prêtait les livres qui l'avaient le plus touchée. Lodoïska les recevait avec reconnaissance et paraissait y puiser de salutaires impressions.

Charmé de voir sa fille reprendre la culture d'un art qu'il aimait, M. Janson croyait aussi devoir en témoigner sa gratitude à Lodoïska ; en conséquence, il l'invitait souvent à dîner, et perdait aussi de sa répugnance à voir Laure aller chez elle. Il est vrai que Laure n'abusait pas de cette condescendance, car les compagnes de son amie lui plaisaient peu. Quant au frère, elle ne l'avait pas encore rencontré, choisissant par réserve les heures où on ne le trouvait pas.

Un jour, Lodoïska lui dit : « Si tu sa-

vais combien mon cousin brûle d'envie de te connaître ! Il m'entend souvent parler de toi avec ses sœurs qui te trouvent une personne accomplie. Il faut absolument que je te le présente un jour.

— N'en fais rien, dit Laure, tu sais que je ne reçois pas de jeunes gens.

— Mais ce sera en présence de ton père, ma chère amie. Ne me refuse pas cela, ce serait rejeter une bonne action.

— Je ne vois pas en quoi je puis être utile à ton cousin, dit Laure.

— Ah ! tu vas le savoir. Il a le malheur d'être un peu incrédule. Ce n'est pas sa faute, ma chère Laure, il ne faut pas le blâmer, il n'a pas été élevé dans les grands principes que tu professes. Mais c'est un bien honnête homme, un jeune homme si rangé !... Je ne te cache pas qu'il aurait voulu m'épouser, mais le trouvant trop jeune pour moi, je lui ai déclaré qu'il devait renoncer à cette pensée, et que cela n'aurait jamais lieu. Je ne me sens pas propre à réformer un homme, je veux au contraire trouver dans un mari une supériorité tout éta-

blie. Pour toi, c'est différent, tu es si raisonnable, si éloquente... tu es peut-être destinée à faire cette conversion. Il me semble lui avoir entendu dire qu'une femme comme toi pourrait seule lui faire aimer la religion.

— Ma chère Lodoïska, il faut tâcher de la lui faire aimer en toi, et alors pourquoi ne l'épouserais-tu pas ?

— Oh ! moi, moi, je ne suis pas parfaite comme toi, je ne le serai jamais, et bien loin d'être propre à prêcher et conduire un mari, je crois mon bonheur et mon salut attachés à en trouver un dont les principes garantissent les miens. Et même je t'avouerai tout bas que mon choix est fait au fond du cœur. Si tu en connaissais l'objet, tu serais bien étonnée, mais au moins tu reconnaîtrais que ton amie n'a pas toute la frivolité de goûts qu'on a voulu lui attribuer, puisqu'elle préfère un homme d'un âge mûr, un homme sage et vertueux, à toute la brillante jeunesse qui cherche à lui plaire. Mais, hélas ! pourquoi parler de cette affection ? Il faut que je la renferme en moi-même, jamais

sans doute elle ne sera payée de retour.

— Et quel est donc l'objet de cette profonde affection, Lodoïska ?

—Ah ! Laure, te le dirai-je ? Oh ! oui, il faut que je t'ouvre mon cœur, il y a trop longtemps que je souffre en silence, quand une confidence me soulagerait tant. Laure....., c'est ton respectable père. »

A l'étonnement incroyable qu'exprima d'abord la figure de Laure, succéda un grand éclat de rire... « Mais, Lodoïska, tu plaisantes, cela est impossible.

— Il n'est que trop vrai, dit Lodoïska; si tu savais combien j'envie les soins que tu donnes à cet excellent homme, comme je serais heureuse de les partager avec toi, de consoler sa vieillesse quand tu te marierais ! car tu te marieras, Laure, infailliblement.... Oh ! s'il ne dépendait que de moi, tu serais la plus heureuse des femmes! J'ai tant d'amitié pour toi ! Le désir de t'appartenir de plus près influe bien aussi sur mes sentiments pour ton père ; et toi, ingrate, toi qui as tout pouvoir sur lui, tu ne t'en serviras pas pour préparer le bon-

heur d'une amie, que tu pourrais faire d'un mot. »

Laure ne riait plus. Elle n'était pas assez sotte pour ne pas découvrir enfin d'un coup d'œil tout le secret de la prétendue amitié de Lodoïska, qui, n'ayant pas de fortune, et ne trouvant pas dans le monde autant d'occasions de se marier qu'elle voulait le faire croire, avait profité de sa crédulité pour dresser ses batteries contre un vieillard qu'elle ne pouvait aimer, comme elle le disait, mais dont le nom et l'alliance lui eussent procuré un rang honorable dans la société.

Laure répondit gravement qu'elle connaissait trop les intentions de son père à l'égard d'un second mariage, pour essayer jamais de l'en faire changer, ajoutant qu'elle avait pour principe de ne jamais se mêler de ces sortes d'affaires, où il lui semblait que la Providence dût seule intervenir. Elle crut Lodoïska persuadée qu'elle avait manqué son but; mais cette intrigante ne se tint pas pour battue.

CHAPITRE XII.

Laure eut la mauvaise honte de ne rien dire de cette aventure à M. Vincent ni à Marie; craignant, par l'aveu de sa duperie, de donner un avantage de plus sur elle à ceux dont elle ne supportait pas toujours volontiers les remontrances. Elle dissimula aussi vis-à-vis de son père, et continua de recevoir politiquement Lodoïska. Celle-ci, quoiqu'elle dût en vouloir à Laure, feignit de s'oublier elle-même pour ne songer qu'au bonheur de celle qui ne voulait pas faire le sien. Elle présenta son cousin à M. Janson, en lui vantant beaucoup son mérite. Le vieillard aimait à être écouté; il fut charmé de ce jeune homme, qui eut pour lui cette déférence dont manquent la plu-

part des jeunes gens. M. Rufin prit occasion de retourner dans cette maison, sous prétexte de venir le soir chercher sa cousine. Les séances se prolongeaient, parce que M. Janson y prodiguait les histoires et les raisonnements. Laure était au supplice; elle ne savait comment se soustraire à cet importun, qui lui laissait voir qu'elle seule était l'objet de ses visites.

Elle crut cependant découvrir en lui plus de bonhomie que dans l'astucieuse parente qui le mettait en avant. Il paraissait sincèrement occupé d'elle; mais n'ayant aucune intention de jamais lui appartenir, Laure avait trop de probité pour lui laisser entretenir la moindre espérance; elle lui fit clairement entendre qu'elle avait renoncé au mariage, pour être tout à Dieu et à son père.

Elle aurait encore mieux fait de le congédier absolument, mais elle n'en eut pas la fermeté. Elle avait pitié des erreurs religieuses de ce jeune homme, et reconnaissant qu'elles étaient en partie causées par l'ignorance, elle vou-

lut profiter de l'ascendant qu'elle croyait avoir sur lui pour tenter de l'éclairer. Des entretiens très-animés eurent lieu entre eux; mais le jeune homme n'avait envie que de plaire, et non de s'éclairer. Les leçons de Laure ne portèrent pas grand fruit. Espérons cependant qu'elles germèrent par la suite dans le cœur de son néophyte : Dieu se sert des ruses et des faiblesses des hommes pour faire réussir ses desseins cachés.

Pendant ce temps, Lodoïska, poursuivant son plan, détournait l'attention de M. Janson sur elle; lui parlant vertu, sentiment, feignant de partager toutes ses idées, elle avançait de plus en plus dans son estime. Elle lui parlait aussi de Laure, lui demandait quand il la marierait, lui faisait observer le feu qu'elle mettait dans ses conversations avec Rufin, et finit par persuader au bon vieillard que le bonheur de sa fille était attaché à son union avec ce jeune homme, à qui, assurait-elle, devait revenir une grande fortune. « Mais vous, ajoutait-elle, que deviendrez-vous dans votre vieillesse? Vous êtes si bon ! Vous laisserez-

vous livrer à des soins mercenaires? Non, vous vous remarierez; une compagne aimable peut seule remplacer votre fille. — Mais, disait le vieillard, qui voulez-vous qui veuille m'épouser à mon âge? — Ah! disait finement Lodoïska, il y a des gens qui se croient mieux qu'ils ne sont, et vous tombez dans une illusion toute contraire. Vous êtes fait pour inspirer encore une bien tendre amitié. » Bref, elle en dit tant et tant, qu'elle donna au vieillard des idées qu'il n'avait pas. Il tomba complétement dans le piége, et promit à Lodoïska de tout disposer pour leur union.

Grand fut le saisissement de Laure quand son père lui parla sérieusement de ses projets : elle comprenait que Lodoïska eût conçu l'envie de se faire un sort ; mais qu'elle eût conduit cette intrigue avec tant de persévérance et de succès, c'est ce qui surpassait la trop simple Laure. Son père s'attendait, d'après l'amitié qu'il supposait à sa fille pour Lodoïska, à lui donner une nouvelle d'autant plus agréable, que cette union devait donner à Laure l'occasion de

fixer elle-même son sort. Il fut étrangement surpris de l'air déconcerté de sa fille. Il voulut savoir ce qu'elle pensait.

Craignant de paraître mépriser celle qui allait peut-être devenir l'épouse de son père, Laure n'osa pas dire toute sa pensée, elle balbutia qu'elle n'était pas sûre que cette femme fût capable de le rendre heureux. « Lui connais-tu quelque défaut essentiel? dit-il, parle, je veux le savoir. — Je ne sais pas, mon père, je ne la connais pas bien.— Comment, tu me diras que tu ne la connais pas, quand vous vivez depuis si longtemps dans l'intimité, quand vous avez été en pension ensemble? — Non, mon père, dit Laure, qui s'arma de courage. Elle est de ces personnes qu'on ne connaît pas aisément, car elle n'est pas franche. O mon bon père! ajouta Laure, croyez que votre bonheur m'est trop cher pour que je n'y sacrifie pas le mien s'il le fallait, ce n'est aucun motif d'intérêt personnel qui me fait parler. Croyez-moi, temporisez et étudiez Lodoïska. — Je le veux bien, dit le père, certes je le ferai. Je n'étais

sans défiance que parce que je la croyais ton amie; ainsi ne t'en prends qu'à toi, et je t'avoue encore que si je t'avais vue plus assidue à me tenir compagnie, jamais, quelques avances qu'on eût pu me faire, je n'aurais songé à m'assurer d'autres soins que les tiens : mais tu m'as bien souvent négligé pour tes nombreuses amies et tes caprices religieux....

—Ne parlons plus de cela, bon père, interrompit Laure, je reconnais mes erreurs, je serai désormais tout à vous. »

M. Janson observa plus froidement Lodoïska ; elle s'aperçut bientôt de ce changement, et ne pouvant l'attribuer qu'à Laure, elle lui voua une haine profonde ; mais toujours politique, elle conserva à son égard les dehors d'une amitié à la vérité beaucoup moins empressée. Elle feignit de retirer la première sa parole, et le mariage fut rompu.

Laure ne pouvait assez s'humilier de cette faiblesse et de cet entêtement qui avaient failli rendre elle et son père victimes d'une intrigue si bien ourdie. Elle

remerciait le Ciel de ne l'avoir pas laissé consommer.

Mais Laure n'était pas au bout des peines que sa légèreté lui avait préparées. Il lui restait l'embarras de savoir comment congédier ce Rufin, à qui son imprudente bienveillance avait inspiré une présomption qu'il ne dissimulait pas. Ses assiduités compromettaient Laure en public. Il voulait l'amener à ne pouvoir lui refuser sa main. Il avait su mettre M. Janson dans ses intérêts; tout se réunissait contre la volonté chancelante de la faible Laure. Tantôt elle ne voyait en Rufin qu'un intrigant mis en avant par Lodoïska, et mu seulement dans son choix par un intérêt sordide; tantôt il lui semblait qu'il s'était réellement attaché à elle et avait puisé dans leurs entretiens réciproques des velléités de vertus qui le rendaient digne d'intérêt. Elle craignait de ne pouvoir plus l'éconduire sans le mettre au désespoir; et c'étaient bien aussi les raisons qu'il alléguait pour la déterminer en sa faveur. La pitié combattait donc en Laure le dégoût toujours croissant

que lui inspirait cet homme, en qui elle reconnaissait un défaut d'éducation plus choquant encore chez ses sœurs, qui lui étaient souverainement à charge ; et quoiqu'elle prévît les reproches sanglants, les haines et les calomnies qu'une rupture lui attirerait de la part de cette déplorable famille, elle ne se sentait pas le courage de lui sacrifier sa vie entière. Elle priait Dieu avec larmes de trouver un moyen de la tirer d'embarras sans qu'elle s'en mêlât, et Dieu vint au secours de l'enfant humiliée qui sentait ses fautes : Rufin reçut son changement pour une résidence éloignée, partit avec ses sœurs ; et quoiqu'il menaçât de se brûler la cervelle, Laure, qui ne laissait pas que d'en être très-alarmée, apprit avec un grand étonnement, trois mois après, qu'il allait se marier avec une veuve qui lui apportait dix mille livres de rentes.

Lodoïska n'avait pas suivi ses parents, elle s'était fait de nouveaux amis dans cette ville, et y avait des projets d'établissement qu'elle espérait voir tôt ou tard réussir.

C'était toujours un voisinage importun pour Laure, qui ne pouvait voir en elle qu'une ennemie, malgré les dehors gracieux que Lodoïska sut garder avec elle, quand le hasard les réunissait.

CHAPITRE XIII.

—

Marie croissait en mérite avec les années. Elle ne négligeait pas d'acquérir la plus petite connaissance utile, le moindre talent d'agrément, persuadée que tout cela peut servir à l'occasion. L'habitude de l'activité et d'une vie réglée lui rendait le travail si familier, qu'elle n'était jamais embarrassée de rien et semblait se jouer de toutes les difficultés ; le don d'observation qu'elle apportait dans le monde lui avait acquis de bonne heure cet usage, cette aisance qui rehaussaient ses grâces naturelles ; elle était remarquée par tous ceux qui

fréquentaient la société de madame Delmer, et de sérieuses propositions de mariage lui avaient été adressées ; mais l'impression que lui avait laissée l'infidélité de son cousin la rendait extrêmement réservée, elle n'était pas disposée à donner légèrement son cœur, et ne désirant autre chose que l'accomplissement des desseins de la Providence, quels qu'ils fussent, elle redoublait de prières pour que Dieu lui fît connaître sa sainte volonté.

Autant elle savait garder une froide dignité avec ceux que les faveurs de la fortune rendaient présomptueux, autant elle était compatissante pour tout ce qui portait l'empreinte de la souffrance ; plus d'une fois le fruit de ses épargnes fut distribué aux pauvres ; souvent aussi, quand ses moyens n'y suffisaient pas, elle savait intéresser avec adresse ou réveiller la charité des autres. Ses vertus donnant du poids à ses paroles, elle obtenait, quoique pauvre et dépendante, tout ce qu'elle demandait. Elle renonça à un riche mariage parce que le prétendu était avare et peu susceptible de s'atten-

drir à la misère d'autrui. La fortune, disait-elle, n'aurait de prix pour moi qu'autant qu'elle me fournît la facilité de faire le bien, et je serai plus riche avec peu dont je puisse disposer librement, qu'avec des trésors auxquels il ne me serait pas permis de toucher.

Il n'y avait pas encore bien longtemps que Marie demeurait chez madame Delmer, lorsqu'un jeune homme, nommé Ferdinand Sainval, que sa famille destinait au commerce, fut présenté dans cette maison pour s'y former en qualité de commis. On ne s'était pas mis en peine de consulter pour cela ni son goût ni ses dispositions, et peut-être les ignorait-il encore lui-même.

Orphelin dès ses plus tendres années, et sous la tutelle d'un parent fort brusque qui l'avait toujours traité rudement, Ferdinand était fort timide, et cette timidité s'accroissait encore des sarcasmes que lui avait souvent valus dans le monde une infirmité corporelle; il était boiteux, et cet accident lui avait fait prendre en dégoût la société où il se croyait déplacé. Sa misanthropie l'avait préservé

des écueils si multipliés pour les jeunes gens de son âge; mais son âme pure et aimante ne trouvant pas dans des affections de famille de quoi consoler les souffrances de l'amour-propre, invoquait à son aide la philosophie où ses études de collége lui avaient dit qu'il trouverait le bonheur. Cependant cette philosophie tout humaine, qu'il étudiait sans guide, n'avait pas suffi, avec son aridité et ses incertitudes, à le garantir du désespoir, et la pensée du suicide était souvent venue le tenter.

Livré à de graves occupations, son tuteur, non plus que ses autres parents, ne comprenait pas le secret de cette âme. Ferdinand passait pour un être insociable et borné, tout au plus bon à faire un commis. C'est dans ce but qu'on le présenta chez M. Delmer.

Les maîtres de la maison étaient absents lors de cette première visite : Ferdinand ne trouva que Marie; à son aplomb, il la prit pour la dame du logis; un air de gracieuse bienveillance animait ses traits; Ferdinand crut voir en elle un ange protecteur qui semblait

s'intéresser à lui. Il exprima un désir très-vif d'entrer dans cette maison ; Marie lui promit d'appuyer sa demande, et, un mois après, Ferdinand fut averti que l'emploi qu'il avait sollicité était libre et qu'il pouvait venir en prendre possession.

Pendant ce mois, Ferdinand s'était souvent représenté Marie comme une vision surnaturelle, et sans s'expliquer nettement ses impressions, il trouvait dans cette vision une douceur vague qui le rattachait à la vie.

Transporté de joie d'être reçu dans cette maison où il allait dépendre de cette créature si bonne, si aimable qu'il croyait être madame Delmer, il le fut bien plus encore quand il apprit que Marie n'était qu'une orpheline comme lui, et par conséquent moins au-dessus de lui ; il comprit alors le secret de l'intérêt qu'elle avait paru lui porter; sans doute elle avait souffert comme lui, et leurs cœurs devaient s'entendre au moins pour regretter leurs mères, car lui aussi pensait souvent à la sienne comme le seul être qui l'eût aimé, et

cependant à peine l'avait-il connue.

Loin de Ferdinand toute autre pensée que celle de chercher des consolations dans la compassion de Marie. A peine osait-il espérer son amitié, encore moins, mille fois moins, pouvait-il prétendre à sa main; il ne pensait pas, le pauvre garçon, pouvoir jamais aspirer à la main d'aucune femme, il s'exagérait ses imperfections, et Marie lui semblait trop supérieure, il la voyait d'ailleurs recherchée par des gens qu'il croyait valoir beaucoup mieux que lui. Il ne demandait qu'à admirer en silence, à recueillir ces paroles toujours aimables et sages, à saisir ce regard si doux, si bienveillant pour lui surtout, pour lui que le monde ne regardait qu'avec ironie. Il l'aimait comme on aime un ange, une sainte, et cette affection si pure lui tint lieu de tout pendant bien des années.

M. et madame Delmer, trompés par les dehors timides de Ferdinand, ne parurent pas d'abord faire un grand cas de lui, et le traitèrent en bien des occasions comme un jeune homme sans conséquence; Marie, seule, qui devinait

cette âme blessée, cet amour-propre irritable, lui témoignait des égards, des attentions délicates; il était orphelin, elle pressentait qu'il n'était pas heureux : en fallait-il davantage?

Pour lui, prolongeant au bureau ses séances le plus tard possible pour voir Marie plus longtemps, il lui peignait souvent ce qu'il avait souffert avant de de la connaître, et le soulagement que ses manières compatissantes avaient opéré en lui ; il lui avoua ses accès de désespoir, ses velléités de suicide, et Marie, effrayée autant qu'attendrie, lui voua une inaltérable amitié dont elle sentait bien qu'il avait besoin pour écarter à jamais de son esprit d'aussi fatales idées.

L'amitié d'une personne qui lui semblait si supérieure, grandit beaucoup Ferdinand à ses propres yeux. Désormais il n'est plus un paria rebuté de tout le monde. Et que lui importe que des petites-maîtresses détournent de lui les yeux avec dédain, puisqu'il a l'estime de Marie? Marie à ses yeux est plus que l'u-

nivers. Il veut se rendre de plus en plus digne de sa jeune amie. Manquant d'encouragement, il n'avait fait qu'effleurer ses études, il les recommence à part lui; il veut prouver qu'il est homme, il parvient à se perfectionner avec un rare bonheur dans tout ce qu'il n'avait d'abord appris qu'avec beaucoup de négligence. Et sans lui rien faire perdre de sa modestie, le sentiment de sa dignité change insensiblement la gaucherie primitive de ses manières.

Marie lui était trop nécessaire pour qu'il ne cherchât pas toutes les occasions de l'entretenir. Il surmonta sa timidité naturelle pour se mêler aux nombreuses réunions qui se tenaient, le dimanche, chez madame Delmer. On y faisait de la musique. Ferdinand eut la constance de l'étudier, en vue de se rendre nécessaire pour ces soirées. Il s'y présenta plusieurs fois sous prétexte d'offrir à ces dames des airs qu'il avait composés. Ses talents firent plaisir, on les mit souvent à contribution, et bientôt il n'y eut plus de fête sans lui. Mais quelque satisfaction qu'il eût à se rendre utile, il

était bien plus heureux encore quand on l'oubliait. Se plaçant alors près de Marie, il avait tant de choses à lui dire! Rien de plus pur que leurs entretiens. Ferdinand rendait compte à Marie de ses lectures et des réflexions qu'elles lui suggéraient; elle ne fut pas longtemps à remarquer que sa foi était mal assurée, et qu'il avait puisé plus d'une erreur dans ses livres philosophiques. Marie ne se fiant pas à sa propre éloquence pour le ramener, lui fournit des livres choisis par M. Vincent, dont l'heureux effet fut de combattre victorieusement les préventions de Ferdinand. Il n'avait pas cette corruption de cœur qui intéresse tant d'hommes à ne pas croire, il saisit avidement les preuves de la vraie foi, ravi d'y trouver le secret d'un bonheur inaltérable et un degré de sympathie de plus avec Marie.

Depuis lors, quel nouveau charme anima leurs entretiens ! Oh ! que Ferdinand avait bien raison de voir en Marie son ange tutélaire ! C'était réellement à son influence qu'il devait tout ce qu'il était. Selon la condition de son sexe, il

s'éleva plus haut qu'elle. L'aigle domina bientôt la colombe, mais c'était elle qui lui avait fait prendre l'essor.

Comment penser qu'une intimité dont la source était si sainte, et les effets si précieux, ne dût pas finir par un mariage? il n'en était cependant pas du tout question. Marie n'y pensait pas, et si Ferdinand y pensait, c'était pour lui un château en Espagne, une impossibilité. Ils étaient pauvres tous deux, et il lui semblait que Marie méritait un plus beau sort.

CHAPITRE XIV.

Il y avait quatre ans que Ferdinand et Marie se connaissaient et se suffisaient l'un à l'autre; ils auraient volontiers passé ainsi leur vie sans songer à changer de situation, lorsqu'un parti que le

monde appelait brillant, et fortement appuyé par M. et madame Delmer, se présenta pour Marie. Cette circonstance parut chagriner beaucoup Ferdinand, qui prétendait que cet homme n'était pas propre à rendre son amie heureuse. Marie suspendit son jugement jusqu'à ce qu'elle eût mieux connu celui qui aspirait à sa main; elle lui trouvait des qualités estimables, et quoiqu'elle ne se sentît pas particulièrement portée vers lui, comme elle voyait dans cette union un sort, un avenir tranquille, le mariage fut à peu près décidé.

Depuis quelque temps, Ferdinand était habituellement sombre; Marie attribuait le changement de son humeur à ce qu'il avait moins d'occasions d'être avec elle. « Il faut bien qu'il s'y accoutume, se disait-elle, je ne lui ai pas promis de ne jamais me marier pour être tout à lui. Je ne l'en aimerai pas moins, je pourrai peut-être lui être utile. Je ne consens à ce mariage que pour y trouver plus de facilité à faire le bien, et m'affranchir de la dépendance d'étrangers..... Et puis, qui sait? cela ne se fera peut-être pas... »

Il restait à Marie une question délicate à résoudre. Son futur était homme d'honneur, de probité; mais quels étaient ses sentiments religieux? C'était ce qu'il lui importait d'éclaircir. Il lui en coûtait beaucoup d'aborder ce sujet. Elle demanda le secours céleste, et s'arma de tout son courage.

« Je ne suis point un impie, lui répondit son prétendu, je révère l'Être suprême; j'avoue que je n'ai pas assez de foi pour me plier aux exercices de la religion; je vous donne cependant ma parole d'honneur de ne contrarier en rien la vôtre.

— Mais, monsieur, lui dit Marie, je ne conçois le bonheur en ménage qu'autant qu'il y ait un parfait accord de sentiment entre les époux dans les choses essentielles. Comment une femme chrétienne peut-elle, avec fruit, insinuer la piété à ses enfants, si l'exemple de leur père ne seconde pas les exhortations de la mère?

— Si vous avez des filles, répondit-il, vous serez libre de les élever comme vous avez été élevée vous-même; vos ha-

bitudes conviennent parfaitement à une femme : c'est la meilleure garantie de sa vertu; mais, quant à mes fils, j'entends les former moi-même, un homme doit avoir l'âme assez ferme pour se maintenir dans une bonne voie sans ces petits moyens.

— En ce cas, monsieur, dit vivement Marie, vous pouvez tout considérer comme fini entre nous, je ne puis me décider à n'aimer que pour la terre, et je veux pouvoir espérer retrouver un jour toute ma famille dans le ciel.

— Soyez heureuse, mademoiselle, dit le jeune homme piqué au vif, mais je crains bien que vous ne restiez fille, car vous ne trouverez guère d'hommes qui partagent votre manière de voir.

— Quand je resterais fille, pensait Marie, le grand mal !.... n'étais-je pas plus heureuse avant de connaître un homme dont l'aspect a éloigné de moi ce bon Ferdinand.....

— Mais, ma chère amie, lui dit Laure, comment as-tu pu refuser M. G...? »

Marie lui en dit la raison.

« Comment, lui dit Laure, c'est là

ce qui t'a arrêtée ! mais, ma chère Marie, tu aurais pu le convertir.

— C'est douteux, dit Marie.

— C'est une gloire que j'aurais voulu tenter à ta place, dit Laure.

— J'ai moins de confiance en moi, dit Marie ; le contraire arrive plus souvent. N'as-tu pas vu Flavie et Léontine qui étaient si pieuses avant leur mariage? c'est à peine maintenant si elles vont à la messe le dimanche, tant elles se sont laissé influencer par leurs maris. »

Laure répliqua : « Oh! mais tu as plus d'esprit qu'elles, et tu as été trop faible de négliger une si belle occasion de faire une conversion. Et s'il allait se perdre maintenant?

— Cours au-devant, dit Marie en riant, cet honneur t'est peut-être réservé ; sérieusement, chère Laure, crois que Dieu n'a pas besoin de notre participation pour sauver qui il lui plaît. Je lui laisse ce soin, et quant à moi je ne donnerai jamais ma main qu'à un homme avec lequel ma foi ne risque pas de s'altérer. »

Et madame Robert et M. Vincent dirent qu'elle avait raison.

Le nuage qui obscurcissait le front de Ferdinand se dissipa lorsque Marie lui raconta sa rupture avec M. G...

« O ma chère Marie, dit-il, que j'étais injuste! je vous accusais de vous être laissé éblouir par l'appât de la fortune; mais je vois que, toujours égale à vous-même, vous faites présider la plus pure raison à toutes vos démarches. O Marie, pardonnez-moi de vous avoir soupçonnée! Marie, si vous saviez tout ce que j'ai souffert! mais enfin, vous êtes rendue à mon..... amitié.... Non, non, ne vous condamnez pas au célibat; montrez que vous êtes faite pour faire le bonheur d'un époux, pour élever des enfants qui vous ressemblent!.... Si j'osais vous proposer..... mais non, vous méritez mieux....

— Qui donc avez-vous à me proposer? dit Marie toujours calme.

— Ma chère Marie, d'autres n'ont jamais eu pour vous une affection comparable à la mienne, puisqu'ils n'ont

pas eu le courage de vous faire le sacrifice de leurs préjugés, de leurs défauts. Où trouverez-vous une conformité de sentiments aussi parfaite que celle qui règne entre nous? Nous devrions nous marier.

— Nous? dit Marie tout étonnée.

— Oh! oui, je le vois, je suis trop présomptueux; je ne suis pas digne de vous; mais je vous aimerai tant, tant, que j'ai la confiance de vous rendre heureuse.

— Vous êtes beaucoup au-dessus de moi, dit Marie, et je vous crois plus capable de faire mon bonheur que beaucoup d'autres; mais nous n'avons rien pour nous mettre en ménage.

— Nous serons riches de courage et d'affection.

— C'est égal, dit Marie; on ne vit pas de la rosée du ciel, et nous serions coupables d'exposer à la misère les enfants que Dieu nous enverrait. Croyez-moi, contentons-nous d'être amis. N'étions-nous pas heureux comme cela? Je vous promets même de ne jamais me

marier, pour être toute à cette sainte amitié.

— Vraiment, Marie?... Oh! je sens tout le prix de ce que vous me promettez; vous ne dites rien légèrement.... Mais si je puis jamais me créer un état, un avenir?

— Alors nous verrons. »

Ferdinand, électrisé par cette espérance, traçait une foule de plans qui devaient lui procurer une existence plus confortable que celle d'un pauvre commis-négociant. Mais partout il y avait des obstacles. Il lui manquait un puissant levier, l'argent. Il avait bien quelque chose de son patrimoine, mais c'était si peu ! Marie, qui discutait de sang-froid toutes les chances, voyait trop d'impossibilités pour oser se risquer.

La Providence vint au secours de ces jeunes gens. Une vieille parente avare, que Marie ne connaissait que de nom, et qui s'était montrée fort dure envers sa mère pauvre, vint à mourir sans avoir fait de testament; et naturellement Marie se trouva recueillir une part de sa succession. Avec tout l'élan de sa belle

âme, elle ne mit pas un moment d'intervalle entre la réception de la somme qui lui échut, et l'hommage qu'elle en fit à son Ferdinand; et sur-le-champ leur mariage fut décidé et fixé.

CHAPITRE XV.

Si Marie s'était montrée lente à donner son cœur, personne ne se montra plus qu'elle épouse dévouée. On peut en juger par ce premier trait. Ferdinand, que son infirmité privait du plaisir de la promenade, dans les moments de loisir que lui laissaient les soins du négoce qu'il avait entrepris, trouvait une grande distraction dans ces petits ouvrages de main qui conviennent à un homme sédentaire, comme tourner et s'occuper de menuiserie. Il aurait bien désiré pou-

voir faire l'acquisition d'un très-beau tour qui se trouvait à vendre avec une partie considérable de bois et d'ivoire; mais il savait imposer silence à ce désir, que sa position financière ne lui permettait pas de satisfaire sans imprudence. Marie, qui sentait combien cette distraction contribuerait au bonheur de son mari, et heureuse de l'occasion de lui faire un sacrifice, vendit secrètement des diamants qu'elle avait hérités et qui l'avaient parée au jour de son mariage, et, à la grande surprise de Ferdinand, qui en pleura de reconnaissance, elle lui fit présent pour sa fête des ustensiles qu'il désirait.

Ferdinand et Marie furent heureux l'un par l'autre; ils se livraient à un travail opiniâtre, mais ils travaillaient ensemble, et leur fardeau leur semblait léger. Nul couple ne fut plus éprouvé dans la suite; mais ils trouvèrent toujours dans les bons sentiments auxquels ils s'animaient mutuellement, et dans leur affection réciproque, de quoi supporter avec courage toutes les vicissitudes du sort.

Malgré l'éducation commerciale qu'on s'était efforcé de donner à Ferdinand Sainval, personne n'était moins propre que lui à faire un bon commerçant. Pour réussir dans cette carrière, il faut être ce qu'on appelle aujourd'hui un *homme positif*, c'est-à-dire un homme qui cherche avant tout ses intérêts. Ferdinand avait l'âme toute poétique, et n'aimait pas assez l'argent pour saisir avec habileté toutes les occasions d'en gagner. En vain, soutenu par Marie, et animé d'ailleurs du désir de lui faire une existence aisée, il se montra le plus assidu, le plus laborieux de tous les négociants; à peine était-il établi que ses affaires prirent une tournure défavorable. Espérant un meilleur temps, les deux époux conjurèrent l'orage par un redoublement de soins et de privations personnelles pour faire honneur à leurs engagements. Marie, alors enceinte, se refusait jusqu'au nécessaire, et Ferdinand plus qu'elle encore. M. et madame Delmer, s'étant aperçus de l'état de leur amie et des privations qu'elle s'imposait, cherchèrent à y suppléer par toutes les petites

douceurs qu'ils purent délicatement lui faire accepter.

Après avoir lutté aussi longtemps que possible contre la mauvaise fortune, M. et madame Sainval se décidèrent à renoncer à leur entreprise, assez à temps pour se retirer honorablement des affaires ; mais ils ne possédaient plus rien que leur courage. Ils avaient déjà plusieurs enfants. Ferdinand, persuadé que le travail ne déshonore jamais, se disposait à exercer, s'il le fallait, un métier manuel pour soutenir sa famille, et Marie se serait plutôt faite couturière que de voir ses enfants manquer de quelque chose. Mais l'orgueil de quelques parents se révolta de ces projets ; on les força à y renoncer. On fit avoir à Marie un bureau de tabac, et on procura à Ferdinand quelques leçons d'écriture qu'on le croyait tout au plus capable de donner. On jugeait de son mérite d'après la mesure de ses succès.

Vivant de la plus stricte économie, mais au moins tranquilles d'esprit, Ferdinand et Marie surent encore se trouver heureux : ils s'aimaient tant ! Leur

affection était basée sur la vertu; les années et les peines ne faisaient que la fortifier. Et puis ils avaient des amis qu'une certaine similitude de position leur attachait encore davantage; on se réunissait chaque soir chez les uns ou chez les autres, et cela sans aucune dépense; mais on s'occupait ensemble d'arts et de sciences. Aux études sérieuses on faisait succéder la romance, et plus souvent le cantique, dont Ferdinand composait la musique et les paroles, puis la charade et le bout rimé qui faisaient les délices de Laure. Elle assistait souvent à ces réunions, et le plaisir qu'elle y trouvait la rendait moins accessible à des distractions qui eussent pu lui nuire. Elle passa ainsi quelques années bien douces, qu'elle partageait entre ses devoirs envers Dieu et son père, et l'amitié toujours croissante qu'elle ressentait pour Marie et Ferdinand, qu'elle qualifiait des doux noms de frère et de sœur.

Quand on est humble et laborieux, on s'élève insensiblement des petites choses aux grandes; en remplissant bien les

devoirs d'une basse condition, on est bientôt remarqué comme pouvant mieux faire. C'est ce qu'éprouva Ferdinand. Un père de famille, assistant souvent aux leçons d'écriture qu'il donnait à ses plus jeunes enfants, vit en lui un homme au-dessus de cette fonction. Mécontent de l'éducation que ses aînés recevaient au collége, il offrit à Ferdinand d'être leur précepteur. Ferdinand accepta cette place dont les appointements étaient assez avantageux, et suivit cette famille dans un château des environs où elle se retira. Marie quitta alors son bureau peu productif pour se loger à très-bon compte dans le village le plus proche de la résidence de son mari, et s'y livrer sans partage à l'éducation de ses enfants, dont le nombre était encore augmenté.

Cette époque ne fut pas la moins heureuse de la vie de Marie; elle et ceux de ses enfants qui purent en garder le souvenir se la rappelèrent souvent avec attendrissement et regret, alors que de nouvelles circonstances les eurent arrachés à cette existence humble et paisible.

Arrêtons-nous donc un peu dans la simple demeure de Marie ; suivons-la dans ses habitudes modestes et frugales de ce temps-là, puisqu'elle aime tant à y reporter sa pensée :

Sa petite maison n'était pas élégante, mais elle était parfaitement commode. Marie avait d'ailleurs le don de tirer parti de tout. Aidée de Ferdinand qui venait, chaque samedi soir, passer un petit congé avec elle jusqu'au lundi matin, elle était elle-même son architecte et son tapissier. Levée à cinq heures du matin avec ses filles et celles de madame Delmer, dont l'éducation venait de lui être confiée, elle s'en faisait aider dans la culture d'un petit jardin d'abord en friche, mais que des soins assidus rendirent bientôt, sans le secours d'aucun jardinier, le plus joli et le mieux tenu du village. La gaieté de madameSainval assaisonnait ces exercices utiles à la santé des enfants, et leur en faisait une véritable partie de plaisir, qu'ils étaient avides de reprendre à chaque récréation.

La classe se tenait dans une salle près

de la cuisine, dont la porte de communication restait ouverte. Un double avantage en résultait : d'une part, Marie, en remplissant les fonctions d'institutrice, surveillait et dirigeait les travaux de sa servante, et de l'autre, celle-ci, tout en faisant son ouvrage, entendait les bonnes lectures et les entretiens de la classe, dont elle ne laissait pas que de profiter.

Le soir, on dirigeait la promenade vers le parc du château; on y rencontrait Ferdinand avec ses élèves; on rapportait pour le souper des fraises ou des herbes cueillies dans les champs. On apprenait à connaître les simples dont Marie faisait provision pour les besoins de sa famille et des pauvres de l'endroit, dont elle était la protectrice, malgré l'exiguité de ses ressources. Elle travaillait pour eux avec ses élèves, et les menait visiter les malades du village. Elle savait parer de tant de charmes tous les travaux auxquels elle présidait, que le temps s'écoulait fort agréablement pour les enfants, en même temps qu'ils recevaient une excellente éducation.

L'hiver apportait bien quelque empêchement à leurs plaisirs champêtres ; mais Marie savait égayer les enfants par les histoires de la veillée. Elle leur faisait aussi jouer des proverbes qu'elle composait pour eux, et qui les exerçaient à savoir un jour se tenir dans le monde, dont ils vivaient si éloignés. On passait la semaine à répéter ces petites pièces, et, les dimanches, elles étaient jouées en présence de Ferdinand et des bons amis de la ville qui venaient le plus souvent possible visiter ces aimables villageois.

Quelques personnes trop officieuses s'inquiétaient de voir aussi nombreuse la famille de M. et madame Sainval ; mais eux-mêmes pensaient bien différemment. Ils disaient que celui qui donne la pâture aux petits des oiseaux ne met pas un être sur la terre sans y attacher son amour et s'occuper de ses besoins. Ils comptaient donc sur son secours pour élever les enfants qu'il leur avait envoyés, et regardaient comme une véritable faveur d'être jugés dignes d'avoir tant de cœurs à former pour lui.

L'Ecriture dit que *les enfants sont un don du Seigneur, et le fruit des entrailles, une récompense.*

Il est souvent à remarquer que l'enfant qu'on a trouvé de trop, devient par la suite la plus ferme consolation de ses parents et le plus beau fleuron de leur couronne.

CHAPITRE XVI.

—

Ferdinand s'occupait avec succès de l'éducation des jeunes gens qu'il était chargé d'instruire, et prenait encore sur son sommeil le temps d'étendre ses connaissances; il travailla aussi à quelques essais littéraires où la pureté de doctrine se joignait au talent; mais il manquait de prôneurs, et ses travaux restèrent presque ignorés.

Des motifs d'une économie assurément très-mal placée firent opérer de temps en temps des réductions dans les appointements de Ferdinand, qui commençait à avoir peine à suffire aux besoins de son ménage. Il songeait à solliciter une place plus stable.

Sa femme prit alors une énergique résolution : « Tu consumeras en démarches, lui dit-elle, et ton temps et nos faibles ressources ; et puis il est douteux que tu obtiennes, d'emblée, une place suffisante pour élever notre nombreuse famille. Faisons mieux : tu es instruit, tes essais doivent t'avoir révélé ta vocation ; moi, j'entends la manière d'administrer avec économie une maison considérable ; il y a ici près, à céder, une pension de jeunes gens presque tombée, reprends-la. Nous la remettrons sur un bon pied, et nous élèverons mieux nos enfants.

— Mais, lui dit Ferdinand, je ne sais pas si j'ai cette vocation, j'en doute fort ; et toi, ma chère Marie, toi, d'une santé si délicate, c'est une grande charge que tu veux prendre là.

— Dieu multipliera nos forces, dit Marie; il voit la pureté de nos intentions, il travaillera avec nous. Tu feras fleurir son règne parmi ceux qui te seront confiés : pourrait-il ne pas te bénir ?

— Tu électrises mon courage, dit Ferdinand; le ciel t'inspire peut-être... Ce sera une vie de sacrifice pour tous deux; car, une fois adonnés à cet état de dévouement, nous en remplirons les devoirs en conscience. Mais où trouver des fonds pour l'entreprendre?

— Je crois avoir des amis, dit Marie; c'est le cas de les mettre à l'épreuve. »

Marie alla trouver M. et madame Delmer, leur peignit avec la force de son courage ses projets, ses espérances, et trouva en eux tout l'appui qu'elle avait espéré : l'établissement fut acheté.

Les commencements furent très-encourageants. Ferdinand, obligé d'agrandir beaucoup le local, le disposa ingénieusement pour le bon ordre et pour la salubrité de l'établissement. Une grande et belle chapelle fut décorée avec goût par Marie et ses filles. Le corps de logis de ces dernières, par

faitement distinct de celui des jeunes gens, était construit de manière à faciliter les nombreux soins domestiques dont Marie se chargeait, sans négliger l'éducation de ses filles, qu'elle associait à toutes ses fonctions. La pièce où elles se tenaient communiquait immédiatement à la cuisine, où la présence de Marie était fréquemment nécessaire ; la porte, toujours ouverte, était surmontée d'une glace que Marie avait placée là, de manière qu'assise à son bureau, elle voyait, du coin le plus reculé de la chambre, tout ce qui se passait dans la cuisine qui se répétait tout entière dans cette glace.

Pour diriger dans le droit chemin les femmes qui lui étaient nécessaires, madame Ferdinand ne connaissait rien de meilleur que de leur faire joindre la prière au travail. Ainsi, après avoir, chacune de son côté, donné son cœur à Dieu en s'éveillant, et vaqué aux soins les plus pressés du ménage, on se réunissait, à l'heure de la matinée que les travaux laissaient la plus libre, dans la salle commune. Une armoire s'ou-

vrait pour laisser voir une chapelle en l'honneur de la Vierge ; la mère de famille élevait sa voix pour prononcer la prière du matin, que toutes suivaient avec recueillement ; on faisait une lecture d'utilité et d'agrément, qui avait pour but de faire aimer aux domestiques leurs devoirs. C'était avec la même solennité que Marie préparait aux sacrements son troupeau féminin, se réglant sur toutes les pratiques religieuses de son mari à l'égard de ses élèves et de ses domestiques mâles, entièrement séparés des femmes.

Ces respectables époux étaient, chacun de leur côté, comme les confesseurs et les conseillers des sujets qu'ils gouvernaient ; ils avaient l'art de leur inspirer une confiance sans bornes, et, s'ils avaient des fatigues dans leur état, ils y trouvaient aussi des consolations qui les soutenaient.

Plusieurs élèves formèrent entre eux des sociétés de bonne conduite, dont le but était de s'animer l'un l'autre à l'application et à la sagesse ; ces sociétés avaient chacune leur tour à passer une

partie de la soirée avec le chef de la maison. Là, dans une conversation toute filiale, ils parlaient avec liberté de tout ce qu'ils avaient dans le cœur, soumettaient leurs doutes, leurs inclinations, à celui qui se conduisait à leur égard comme un véritable père, et qui cherchait avec eux les moyens de les rendre plus forts et meilleurs. Les études n'étaient pas négligées pour ces doux et utiles entretiens qui étaient pris sur les récréations.

On remarquait parmi les élèves de cette maison une politesse, une culture de cœur qu'on ne trouve guère dans les colléges.

Je ne puis m'empêcher de raconter ici un fait touchant dont j'ai été témoin oculaire dans cette pension.

Un jour que les pensionnaires étaient en promenade avec leurs professeurs, ils rencontrèrent un charretier qui glissa de son chariot dont la roue lui passa sur la poitrine. Il respirait encore, quoique ayant perdu l'usage de ses sens. Personne dans le faubourg ne voulut le

recevoir, on craignait l'embarras; les élèves députèrent vers M. Sainval, qui ouvrit de grand cœur sa maison à cet homme; Marie lui fit dresser un lit dans un pavillon. Les secours de l'art furent appelés autour de lui en même temps que ceux de la religion, mais sans succès de part, ni d'autre, et on ne pouvait pas plus tirer une goutte de sang au malade qu'il n'était en état de se confesser, étant toujours sans connaissance. Le chirurgien n'en espérait rien, persuadé qu'il ne passerait pas la nuit. Les grands élèves s'offrirent à le veiller à tour de rôle. La respiration de cet homme devenant de plus en plus embarrassée, on s'attendait à le voir expirer d'un moment à l'autre, et sa mère, qu'on avait envoyé chercher, et dont il était l'unique soutien, sanglotait à faire pitié.

Cependant on faisait à la chapelle des élèves la prière du soir accoutumée; on y joignit les prières des agonisants pour le mourant, et la ferveur de chacun des jeunes gens s'accroissait de la pensée du danger de cet homme et d'un retour sur la fragilité de sa propre vie.

Pendant ce temps, madame Sainval prononçait à haute voix, au milieu de ses enfants, les prières du soir et les litanies de la Vierge, que ces jeunes cœurs répétaient en frissonnant, puis elle les envoya se coucher, et quand elle eut veillé à ce que tout fût en ordre, et que le malade, ne manquât de rien, elle se coucha la dernière, comme elle était toujours levée la première de toute la maison. Par cette méthode, elle avait souvent découvert, de la part de certains domestiques et de mauvais sous-maîtres, bien des abus et des cachotteries dont elle avait averti son mari; ceux qu'on n'avait pas pu corriger, et qu'elle avait ainsi fait renvoyer, ne manquaient pas de la dépeindre partout comme une méchante femme qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas; on allait jusqu'à dire qu'elle dirigeait les études.

Elle n'ignorait pas ces calomnies et beaucoup d'autres dont l'envie la poursuivait; mais elle conservait la satisfaction d'être chère à son époux et d'avoir rempli son devoir; elle s'endormait sans crainte, recommandant son âme au Dieu

en qui seul elle mettait toute son espérance.

Ce soir là, elle s'endormait plus difficilement qu'à l'ordinaire, priant encore en son cœur pour le moribond et sa malheureuse mère. Elle commençait cependant à s'assoupir, lorsqu'elle fut éveillée par un pas léger qu'elle entendit d'abord dans l'escalier, puis qui s'avançait vers son lit dans l'obscurité.

« Qui est là?

— C'est moi, maman, dit le petit Ferdinand, l'un de ses plus jeunes enfants ; je ne puis dormir, je pense toujours à ce malheureux homme, je viens te demander une chose.

— Et tu viens ainsi pieds nus pour t'enrhumer! c'est donc une chose bien pressée ?

— Oui, maman, je crois que c'est une inspiration. Tu sais bien que ces jours derniers M. notre aumônier, en faisant l'ouverture du mois de Marie, nous a dit que nous pouvions tout espérer d'elle, et nous a donné une médaille qu'il appelle miraculeuse, en nous citant beaucoup de merveilles opérées à son occa-

sion; eh bien, je l'ai à mon cou cette médaille, j'y ai grande confiance, je crois que c'est à elle que je dois de ne m'être pas cassé vingt fois le cou; mais je m'en priverais volontiers pour ce pauvre homme qui est en danger : elle le guérira peut-être, ou au moins lui procurera assez de connaissance pour recevoir les sacrements. Dis, maman, veux-tu bien que Jacques aille la lui porter ?

— Je le veux bien, mon enfant, j'espère que Dieu récompensera ta foi; va te recoucher, je vais sonner Jacques. »

Aussitôt la médaille, qui représentait la Vierge Marie les mains pleines de rayons en signe de grâces, avec ces mots : *Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous,* fut portée et attachée au cou du pauvre homme.

Une heure après il avait retrouvé sa connaissance; il reçut le saint viatique; et d'heure en heure son état s'améliora sensiblement : les jeunes gens qui étaient présents l'ont témoigné.

Il demeura là trois semaines, l'objet des soins les plus attentifs; au bout de

ce temps il était guéri, et sa mère était si radieuse de joie qu'on ne la reconnaissait plus.

Le premier dimanche qui suivit le mois de Marie, cet homme reçut des habillements complets et de l'argent; tout cela était le fruit d'une collecte volontaire faite entre les élèves, et grossie de l'offrande de M. et madame Sainval. Et cet homme s'écria dans l'excès de sa joie : « Je devrais aller remercier tous ceux qui n'ont pas voulu me donner asile; ils m'ont rendu service, puisque j'ai eu le bonheur d'être reçu ici. »

L'aumônier fit une allocution sur le pouvoir et la bonté de la Mère de Dieu. Ce discours fit un effet particulier sur les élèves; ils avaient vu par eux-mêmes le fait miraculeux qui venait de s'opérer.

Et plusieurs lurent tout haut une consécration à la sainte Vierge que leur cœur seul leur avait dictée. M. Sainval pleurait de joie. Ce jour fut l'un des plus beaux de sa vie.

Alors les enfants eurent l'idée de faire une neuvaine à la Vierge pour obtenir

que leur père fût guéri de son infirmité; mais il leur dit que Dieu ne faisait pas de miracle inutile, et que pour lui, dès longtemps habitué à sa béquille, il voyait en elle une excellente amie dont il ne désirait plus se séparer. « Je suis obligé de reconnaître, dit-il, que je dois sans doute à mon infirmité la simplicité de mes goûts, et le peu que je vaux. Sans elle je me serais livré à la dissipation, peut-être au mal, car j'avais l'âme ardente, et j'étais dépourvu de guide. Cette infirmité, en faisant de moi un objet de rebut pour le monde, me mit à l'abri de ses séductions, me porta à cultiver mon esprit, et à me consoler par l'étude et la vraie sagesse. Ainsi, mes enfants, l'accident que j'ai longtemps regardé comme un malheur, était une source de bonheur dans les mains de la Providence; pourquoi donc désirerais-je en être délivré? Maintenant que l'état que j'exerce exige une vie sédentaire, ma béquille me rend encore le service de m'ôter la tentation de m'absenter légèrement, et de négliger par là le devoir sa-

cré d'une surveillance perpétuelle. »

L'inconstance de la fortune se fit cependant encore sentir à ces dignes époux. Par une de ces bizarreries qui ne peuvent s'expliquer que par la folie des hommes, leur institution avait eu un succès fou lorsqu'on ne les connaissait pas ; mais depuis qu'ils avaient fait leurs preuves, le succès alla en décroissant. Les calomnies trouvaient plus de crédit que les fruits de leurs vertus. Mais ils puisèrent toujours une grande force dans leur union, leurs mutuels conseils, la pureté de leurs intentions, l'espoir en la Providence. Ils ne se relâchèrent pas de leur piété, quoiqu'elle servît de prétexte à la malveillance qui en ridiculisait les pratiques en les exagérant. Ailleurs on les accusait d'irréligion ; et de part et d'autre on lançait contre eux tant de reproches contradictoires, que des personnes moins fermes en eussent perdu la tête et abandonné la partie ; mais ils montrèrent une constante égalité d'âme et de conduite.

Ils eurent des embarras pécuniaires. Madame Sainval fit seule avec ses filles

tout le travail de la maison, ne gardant qu'un seul domestique pour les choses qui étaient en rapport direct avec les élèves.

La patience de cette famille fut couronnée; de meilleurs jours revinrent, le nombre des élèves augmenta de nouveau, et si ce n'était pas encore la brillante vogue des premières années, du moins ce n'était plus la détresse des années qui avaient suivi.

CHAPITRE XVII.

Laure avait un oncle maternel encore jeune. Fixé à Paris depuis longtemps, il venait d'y épouser une femme charmante, et voulut lui faire connaître et revoir lui-même les lieux où il avait passé son enfance, et où il lui res-

tait encore d'anciens amis. Ils séjournèrent quelques jours chez M. Janson. Laure revit avec plaisir son oncle, et fut enchantée de sa nouvelle tante. Les deux époux, charmés aussi de leur nièce, sollicitèrent instamment la permission de l'emmener avec eux, voulant lui faire connaître Paris, et promettant de ne pas la garder plus de quinze jours ou trois semaines. M. Janson fut assez bon pour consentir à se priver de sa fille afin qu'elle profitât d'une occasion qui ne se présenterait peut-être plus ; il poussa la condescendance jusqu'à lui accorder un mois de congé, mais lui recommandant bien de ne pas passer cette époque.

Au bout de ce terme, Laure, qui s'amusait beaucoup, et qui n'avait encore pu voir tout ce que la capitale et ses environs offrent de remarquable, se laissa persuader de rester encore un peu, comptant sur l'indulgence de son père, à qui elle écrivait souvent pour le distraire ; elle alléguait une raison qui paraissait assez plausible, celle de ne pas rencontrer une personne qui pût la

chaperonner pour la route ; elle comptait, disait-elle, sur une dame qui devait sous peu faire le même voyage.

Le départ de cette dame fut, pour plusieurs raisons successives, retardé de jour en jour. Si Laure avait eu une sincère envie de partir, elle aurait fait faire par son oncle des démarches pour trouver une autre compagne de voyage. Elle se tourmentait bien à la vérité au sujet de son père, dont les infirmités demandaient des soins, surtout au temps de l'hiver qui s'approchait. Laure ne s'amusait donc plus tranquillement, mais elle était asez faible pour ne pas savoir résister énergiquement aux raisons spécieuses qu'on alléguait pour la retenir. Il y avait près de trois mois qu'elle était à Paris, et, sérieusement inquiète de n'avoir point de nouvelles de son père, elle se décidait à brusquer son départ, lorsqu'elle reçut enfin la lettre suivante :

« Ma chère fille,

» Quoique j'eusse pu te forcer à

remplir et ton devoir et ta promesse en te faisant revenir près de moi après le délai convenu, j'ai attendu avec toute la patience d'un père indulgent ton retour volontaire. Je me suis ennuyé pendant ton absence, et je me serais soumis à la supporter encore longtemps sans me plaindre, pour te laisser goûter les plaisirs que tu ne trouves pas près de ton vieux père ; mais une indisposition grave m'a attaqué trop violemment pour que je pusse me passer plus longtemps de soins affectueux. Mademoiselle Lodoïska est venue d'elle-même m'offrir les siens avec un dévouement qui prouve la bonté de son cœur et le peu de fondement des préventions que tu as prises contre elle, et que tu as voulu me communiquer. Je lui dois ma guérison, après avoir été quelques jours entre la vie et la mort. Maintenant son agréable conversation charme ma convalescence, et je puis t'assurer que tu n'as pas de meilleure amie. Touché d'une constance que nous n'avons vraiment pas méritée, je suis décidé à unir mon sort au sien, persuadé

de travailler même en cela à ton propre bonheur, puisque c'est te rendre la liberté de disposer d'un temps qu'il t'est trop pénible de me sacrifier. J'exige cependant que par ta présence tu viennes ajouter à la satisfaction de ton amie, et t'avertis d'avance que toute objection serait désormais inutile; car mon parti est irrévocablement pris, et j'ai donné ma parole. »

A cette lettre était joint un billet de Lodoïska, rempli de tendres reproches et de protestations les plus affectueuses. Laure savait qu'en penser; mais il était trop tard pour échapper à son sort. Ne pouvant en accuser qu'elle-même, il ne lui restait qu'à se résigner.

Elle vécut à l'extérieur en assez bonne harmonie avec Lodoïska; l'une était flatteuse, l'autre inoffensive. Mais que leurs cœurs étaient loin l'un de l'autre! Lodoïska ne pouvait pardonner à Laure de n'avoir pas été sa dupe. Sa présence, du reste, lui était incommode, et bien qu'elle profitât de la mollesse de mademoiselle Janson pour usurper toute l'autorité domestique, elle était fâchée

d'avoir ce témoin importun de toutes ses actions. Elle faisait de grandes dépenses pour sa toilette, voulait recevoir beaucoup de monde, briller, s'attirer des hommages, et, pour compenser sa prodigalité personnelle, elle usait d'une extrême parcimonie dans les détails du ménage. Laure, habituée à ses aises, se les vit retrancher sur plusieurs points ; elle n'avait plus une obole à sa disposition, et n'avait pas toujours de quoi s'habiller d'une manière convenable à son rang, Madame Janson, pour acquérir cette autorité, avait eu l'adresse de persuader à son mari qu'elle entendait mieux que personne l'administration d'une maison, et que Laure n'était pas une bonne ménagère. Laure supportait tous ces désagréments comme la conséquence nécessaire de ses étourderies ; mais ce qui lui était le plus pénible, c'était de ne pouvoir estimer une personne avec qui elle était forcée de vivre. Madame Janson gouvernait les domestiques avec une verge de fer ; elle ne leur laissait pas le temps de remplir les devoirs religieux, et Laure vit congédier

sa fidèle femme de chambre, parce qu'elle était trop dévote.

Laure ne se plaignait pas à son père. Il se croyait heureux; elle se gardait de détruire l'illusion du vieillard, où elle trouvait encore une consolation. Cajolé par sa femme qui l'entourait de petits soins minutieux, il s'en croyait aimé, et ne se doutait pas que, peu satisfaite du cœur de son mari, elle cherchait à faire de nouvelles conquêtes.

La plupart des gens qu'elle attirait déplaisaient à Laure; mais, quoiqu'elle se tînt retirée modestement le plus à l'écart possible, Lodoïska ne voyait pas moins en elle une rivale qui l'offusquait, et, désirant s'en débarrasser, elle la jetait à la tête de tout venant. Mais il suffisait à Laure qu'un époux lui fût présenté de la main de sa belle-mère pour lui déplaire, tout comme elle avait pris en dégoût le cousin jadis présenté par elle. D'ailleurs tous ces hommes avaient des principes si choquants, qu'ils ne pouvaient plaire à Laure.

Elle aurait cependant bien voulu en rencontrer un digne de son affection.

Elle voyait Marie si heureuse avec Ferdinand ! Et l'ennui de sa position la gagnant de plus en plus, elle souhaita bientôt d'en sortir à tout prix.

CHAPITRE XVIII.

De tous les faciles hommages dont madame Janson était l'objet, aucun ne lui faisait un plaisir comparable au chagrin que lui causait l'indifférence du seul homme qui lui plût véritablement. Quelque corrompue qu'elle fût, elle avait été touchée d'un mérite véritable, ne fût-ce que par esprit de contradiction envers Laure qui voyait dans ce jeune homme le seul qu'elle pût véritablement estimer dans sa société habituelle.

Madame Janson, qui aurait volontiers

favorisé le mariage de Laure avec tout autre, fit au contraire tous ses efforts pour empêcher entre ces jeunes gens l'inclination qu'elle appréhendait. Elle évitait de les placer l'un près de l'autre, et, s'emparant elle-même du jeune homme, elle tâchait de lui insinuer que Laure était dépourvue des qualités propres à une maîtresse de maison et à une mère de famille; mais que le mal n'était pas grand, puisque son goût la portait à se faire religieuse, et qu'elle ne tarderait pas à exécuter ce projet.

A Laure, qui ne dissimulait pas toujours ses intentions, Lodoïska faisait entendre qu'elle n'était pas assez réservée, et que, Léopold Darcour n'ayant pas du tout de fortune, ce serait, de tous ceux qui fréquentaient la maison de son père, celui qu'il voudrait le moins lui voir épouser.

Laure ne savait plus quelle contenance tenir. Elle s'appliqua à éviter encore davantage celui qui l'intéressait. Habituée déjà à n'être pas heureuse, elle fit encore un sacrifice de plus dans son cœur, et chercha ses consolations auprès

de Dieu et de sa chère Marie qui la soutenaient dans ses peines.

Le projet de madame Janson était de se réserver d'offrir sa main à Léopold, lorsque la mort de son vieux mari lui aurait rendu sa liberté. Elle voulait, en attendant, se l'attacher par des bienfaits. Il n'avait pas de fortune, et dépendait d'un emploi très-précaire : elle lui persuada d'entrer dans une grande entreprise commerciale, et d'établir une fabrique, dans laquelle elle engagea M. Janson à placer presque tous ses fonds.

L'intrigant se trompe quelquefois dans ses calculs. En croyant travailler pour elle, madame Janson agissait pour le compte de Laure. Léopold Darcour avait de l'esprit, il pénétra en partie les vues de Lodoïska. La position intéressante de Laure le prévint, au contraire, en sa faveur. Il l'étudia, lui trouva des qualités attachantes, et lorsque sa manufacture fut établie dans un état prospère, il la demanda en mariage à son père, et l'obtint.

Madame Janson ne put réussir à s'y

opposer, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour cela. « Eh bien ! soit, dit-elle, je serai vengée. Cette femme, que Léopold croit si parfaite, est moins propre que personne à soutenir une maison qui demanderait des efforts réunis ; ils crouleront. Il est vrai que M. Janson y a des fonds ; mais je retirerai toujours ceux que m'assure mon contrat de mariage. »

Elle joua ce tour aux jeunes époux au moment où ils s'y attendaient le moins. L'établissement était trop nouveau pour que cette circonstance ne leur fût pas funeste. L'argent était rare en ce moment, et Léopold fut obligé d'emprunter à très-gros intérêts pour rembourser cette somme. D'autres chances désavantageuses achevèrent de grever l'établissement ; des infidélités de commis, de domestiques, avancèrent aussi une chute qui devenait inévitable.

Léopold était au désespoir de voir de si fâcheux préliminaires à une union qu'il n'avait contractée que dans l'espoir de rendre sa jeune femme heureuse. Il fit des efforts prodigieux pour conjurer l'orage, et pendant deux ans il

lutta, par son travail et ses combinaisons, contre une ruine qui s'avançait chaque jour.

Pendant ce temps, Laure contribuait, par la mollesse de son caractère, à accélérer leur malheur. N'ayant aucune idée des affaires, elle était à cent lieues de se douter de ce qui se passait. Quand elle soignait le petit ménage de son père, elle avait une personne de confiance qui lui évitait la peine de rien prévoir. Maintenant elle a un nombreux domestique; des portiers, des contremaîtres, logent dans la maison; une sage surveillance de femme eût prévenu bien des désordres; mais, sous prétexte d'une mauvaise santé, Laure était plus nonchalante que jamais; elle fermait les yeux pour ne pas voir le mal, de peur d'être obligée de gronder et de congédier. Elle s'était chargée d'un fardeau trop lourd pour sa faiblesse, et le traînait péniblement.

Pour surcroît d'ennui, son mari lui semblait toujours soucieux, et avant qu'elle pût en pénétrer la véritable cause, elle l'attribuait à un commence-

ment de froideur pour elle, et cherchait à la vaincre par les expressions les plus tendres et les démonstrations les plus affectueuses.

Elle l'aimait beaucoup, mais elle l'aimait mal, puisqu'elle négligeait de travailler à ce qui aurait pu assurer leur mutuel bonheur; elle ne savait que s'épancher en paroles et en caresses assurément très-sincères, mais qui paraissaient exagérées à Léopold et le fatiguèrent.

Oui, elle l'aimait trop, parce que toutes ses pensées étaient absorbées dans une seule, et qu'il ne lui en restait plus ni pour Dieu, ni pour ses devoirs ; et son mari, ne trouvant pas en elle cette femme parfaite qu'il avait rêvée et qu'il avait cru rencontrer, s'éloignait d'elle peu à peu.

Laure était bien plus sensiblement touchée de cette perte que de celle de leur fortune. Léopold lui avait longtemps caché le mauvais état de ses affaires; il devint si alarmant qu'elle dut s'en apercevoir enfin. Rappelant alors toute l'énergie dont elle était capable,

elle livra tout ce qu'elle possédait : depuis les parures jusqu'à ses espérances pour l'avenir, tout fut engagé par elle pour sauver l'honneur de son mari.

Cette mesure leur donna du calme pour un temps ; les orages s'éloignèrent, mais ils ne se dissipèrent pas. Plus de joie pour Laure, elle avait perdu tout ce qui peut la donner. Une mauvaise honte l'empêchait aussi de demander aucun conseil, de faire aucune confidence à sa famille et à ses amis : elle doutait de leur cœur, elle appréhendait leur blâme.

La religion ne lui faisait plus sentir ses consolations ; elle avait peu pensé à Dieu au milieu des enchantements qui avaient suivi son mariage, elle le rappela dans ses chagrins, mais en vain : elle s'en crut abandonnée. Plus d'espérances, les plus ardentes prières lui paraissaient sans effet ; la petite ville qu'elle habitait, mal pourvue de clergé, ne lui offrait pas un homme éclairé qui pût la comprendre ; elle n'avait plus la ressource de correspondre avec M. Vincent, il était mort. Personne ne lui par-

lait plus le langage de Dieu ; son imagination seule le lui peignait comme un maître irrité qui châtie d'une verge de fer.

Ces réflexions l'assaillirent pendant une pénible grossesse, et retardèrent son rétablissement lorsqu'elle eut donné le jour à un fils. Sa faiblesse la rendait encore plus accessible à de tristes pensées ; elle n'osait se réjouir de la naissance d'un enfant qui lui semblait voué au malheur comme ses père et mère.

Et dans cet état d'abattement, elle ne voyait à son chevet nul ami pour distraire ses ennuis. Nul ami : Oh ! si cependant : son mari, effrayé du danger qu'elle avait couru, semblait lui avoir rendu son affection ; mais, excessivement occupé, il ne pouvait rester que peu de temps auprès d'elle, et ses pensées sinistres, qu'il évitait de communiquer à sa femme, mais qu'elle pressentait, empêchaient Léopold de pouvoir la consoler.

Et puis il ne le connaissait pas, ce langage qui console ; il était mille fois encore plus malheureux que sa femme,

qui, tout en voyant en Dieu un juge sévère en ce monde, espérait pour cela même ses dernières miséricordes, et souriait à la mort qu'un instant elle crut proche.

Léopold n'était pas un de ces hommes qui méprisent la religion ; il la respectait au contraire, et savait à propos la défendre. Il avait même, dans les commencements de son mariage, observé avec sa femme les plus stricts devoirs qu'elle impose, mais plutôt par occasion que par un sentiment d'amour de Dieu. Livré à de profondes études dans sa jeunesse, absorbé maintenant dans le tourment des affaires, il ne trouvait ni un besoin ni un remède dans cette prière de cœur dont il n'avait pas acquis l'habitude, et ne songeait pas à se rendre Dieu favorable en courbant la tête sous son joug d'amour.

Cependant rien n'était naturellement plus pur, plus droit, plus généreux que le cœur de Léopold, mais il ne savait pas, et Laure savait bien que ces vertus tout humaines et non rapportées à Dieu étaient insuffisantes. Et elle tremblait,

la pauvre épouse, que Dieu ne bénît jamais leur ménage, tant que son mari ne ferait pas ce qu'il faut pour le mettre dans leurs intérêts.

Et puisque ce monde passe, c'était surtout la pensée du sort éternel de son mari qui l'occupait; elle l'aimait trop pour supporter la pensée d'en être séparée pour l'éternité.

C'était là le grand, le véritable chagrin de Laure, au prix duquel tous les autres n'étaient rien. Depuis que le malheur l'avait reportée vers Dieu, elle éprouvait le besoin de parler de lui et d'en entendre parler; et avec qui ces entretiens eussent-ils été plus doux, sinon avec cette moitié d'elle-même, pour qui elle aurait donné sa vie, et en qui elle eût voulu voir plus d'identité avec elle?

Elle avait bien hasardé quelques observations à Léopold sur ce sujet; mais, comme la plupart des hommes, il n'aimait pas les avis, surtout de la part d'une femme. Il suffisait de vouloir lui insinuer une chose pour l'en éloigner

davantage; peut-être aussi Laure s'y prit maladroitement.

Si elle avait eu alors un directeur éclairé, il lui aurait dit : « Madame, parlez peu de Dieu à votre mari, mais parlez beaucoup de votre mari à Dieu. » Il lui aurait surtout recommandé la patience et la douceur, comme les meilleurs moyens de faire aimer sa piété.

Au lieu de cela, Laure se laissa aller à un si violent chagrin qu'elle en perdit presque la tête; elle en eut moins de force pour supporter des revers que, sans la peine que nous venons de signaler, elle eût comptés pour rien; elle en aurait même béni le Ciel s'ils avaient eu pour fruit de changer le cœur de son mari.

Poursuivi par ses créanciers, Léopold eut le malheur de ne pouvoir prouver toutes ses pertes. Trop confiant en la droiture de ses intentions, il avait négligé de prendre pour cela les précautions nécessaires; en conséquence il n'obtint pas de grâce, et, traité comme un vil banqueroutier, il fut mis en prison pour dettes.

M. Janson reçut un coup si violent à la nouvelle de cette catastrophe, qu'il mourut des suites d'une attaque d'apoplexie. Depuis longtemps, moins aveugle sur la conduite de sa femme, il traînait péniblement sa vie. Le souvenir de cet excellent père, dont Laure n'avait pas su faire le bonheur, pesa toujours sur elle comme un remords.

La méchante Lodoïska ne manqua pas, sous toutes les apparences d'une compassion sincère, d'accuser Laure d'être cause de la mort de son père, qu'elle avait, disait-elle, forcé à la marier malgré lui à un malhonnête homme qui avait dilapidé sa fortune de propos délibéré. Selon elle, ces deux époux étaient des paresseux, des dépensiers, dont elle se trouvait la première victime.

Un auteur a dit : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. » C'est ce qui arriva en cette circonstance. On ne pouvait soupçonner tant de noirceur de la part de Lodoïska ; on crut qu'elle devait avoir de justes sujets de plainte ; les événements prouvaient contre M. et madame Dar-

cour. Tous leurs anciens amis prirent parti contre eux, y compris madame Robert. Ferdinand et Marie seuls ne partagèrent pas l'animadversion générale; ils ouvrirent leurs bras et leur maison à Laure et à son enfant, et adoucirent la captivité de Léopold par tous les moyens imaginables.

Il est impossible de décrire par quelles attentions touchantes, par quelles paroles affectueuses M. et madame Sainval s'efforcèrent de consoler leur amie désespérée. A la vue de tant de bonté, Laure retrouva le sentiment de la bonté de Dieu, dont celle de ces cœurs privilégiés lui semblait l'image et l'interprète.

Elle fut cependant bien longtemps à se résigner à sa position. Les regrets amers, les reproches qu'elle se faisait, tout contribuait à l'abattre. Mais la situation de son mari était surtout pour elle une plaie toujours saignante; elle ne pouvait se décider à goûter la douceur du repos tant qu'il serait malheureux ; son désir était de tout tenter pour sa délivrance; mais son incapacité

lui faisait douter d'en pouvoir venir à bout. Elle résolut d'y penser devant Dieu avant de rien entreprendre.

CHAPITRE XIX.

La saison était belle, on était au temps de la Fête-Dieu. Laure, qui depuis longtemps n'avait pas eu le bonheur de suivre la procession du Saint-Sacrement, trouva une grande consolation à accomplir cet acte de dévotion avec la famille Sainval. Ferdinand, malgré la difficulté qu'il éprouvait à marcher, accompagnait la procession avec ses fils et ses élèves. Les uns exécutaient sur les instruments des symphonies qu'il avait composées; d'autres, en portant des cierges, chantaient les louanges de Dieu; ses filles portaient des corbeilles de fleurs, et lui, haletant de sueur et pleurant de joie,

offrait à Dieu ces jeunes cœurs qu'il s'efforçait de diriger dans ses voies.

De retour à la maison, c'était une fête de famille, un repas sous le berceau, une série de bons mots qui étonnaient Laure, si longtemps étrangère à toute joie, et plus d'une envie de pleurer venait se mêler aux rires qui la gagnaient malgré elle.

Dans cette heureuse famille, c'était toujours le même parfum d'union, d'amitié, de vertus. Laure ne l'avait jamais observée de si près. C'était à la fois une consolation pour elle et un trait qui blessait son âme. Elle ne trouvait de remède que dans de longues et fréquentes visites aux pieds du Sauveur

Là, faisant un retour sur sa vie, elle reconnut que par sa funeste faiblesse elle avait, sans être vicieuse, détruit constamment tout le bonheur dont elle aurait pu jouir et celui de tout ce qui l'entourait, en manquant d'établir par son exemple le règne de Dieu là où, avec plus de prudence, elle eût pu le faire. Elle fit à Dieu l'offrande de cette suite de douleurs qui semblaient encore lui

être réservées ; elle la choisissait même pour obtenir à ce prix la conversion de Léopold. « O mon Dieu, disait-elle, je renonce, s'il le faut même, à recouvrer jamais la tendresse qu'il a eue pour moi, si par ce sacrifice, le plus dur que je puisse imaginer, je puis acheter son amour pour vous. Oui, que sa main ne presse plus la mienne, que mes lèvres ne puissent plus effleurer ses joues, que ce sourire qui a fait souvent ma joie me devienne à jamais étranger, que son cœur enfin me repousse loin de lui pour la vie ; mais qu'il s'ouvre à vos douces influences, qu'il connaisse vos divines consolations, et je serai encore trop heureuse de son bonheur. »

Ces pensées la rassuraient, lui faisaient chérir ses douleurs et lui donnaient une énergie dont elle ne se serait jamais crue capable. C'est que la faiblesse devient force quand elle s'appuie sur Dieu. Cette pensée bien méditée portait Laure à chercher sans cesse dans la prière le courage qui ne lui était pas naturel. Elle examinait devant Dieu ce qu'elle aurait de mieux à faire pour

obtenir la réhabilitation de son mari.

Après bien des démarches, elle obtint la promesse de l'élargissement de Léopold, si elle pouvait fournir une somme de cinquante mille francs. C'était réduire ses dettes de moitié. Mais où les trouver? Ferdinand, le seul ami qu'elle eût au monde, ne les avait pas. Laure voulut essayer de les amasser par son travail, c'était tenter l'impossible.

Elle se proposa pour donner des leçons, et commença son essai par les filles de Marie; ces jeunes personnes, élevées loin du monde et par une mère qui n'avait que le temps de s'attacher aux solides qualités, lui parurent un peu arriérées sous le rapport des choses qui ornent l'esprit et font le charme de la conversation; dans sa sollicitude, elle en fit l'observation à Ferdinand, qui répondit :

« Nous avons cherché à leur donner un excellent fonds d'éducation; le vernis seul leur manque : nous ne nous sommes pas pressés de le leur donner, c'eût été aux dépens du reste ; cela se développera plus tard. Je sais qu'il y a des jeunes personnes de l'âge de mes aînées déjà

toutes formées pour le monde ; mais elles ont atteint de bonne heure leur apogée ; tout a été sacrifié aux agréments extérieurs, et elles n'acquièrent jamais la solidité qu'elles auraient eue si on avait plus cherché à fortifier d'abord leur esprit qu'à l'orner. Mes filles, pour être formées tard, n'auront qu'une sensibilité plus vraie, une âme plus sincère, une imagination mieux réglée. Les intelligences trop précoces ne vont ordinairement pas loin, comme les fruits qui mûrissent vite ne se conservent pas.

» Je cherche à inculquer à mes enfants une grande vérité, que la respectable mère de ma femme lui a souvent répétée : c'est qu'ils n'auront jamais rien que par leur travail et leur économie. Par travail, j'entends le travail productif : si je le pouvais, j'en ferais des cultivateurs ; c'est l'état le plus noble, le plus indépendant. L'agriculteur ne dépend que de Dieu et de lui-même. Ne pouvant pas espérer procurer à mes enfants cet état honorable, je veux au moins qu'ils connaissent tous un métier qui les mette en état de gagner leur vei

dans quelque lieu qu'ils soient. S'ils n'en ont pas besoin, tant mieux; mais cela ne peut leur nuire. Quand cela n'aurait d'autre avantage que de leur donner l'habitude du travail, ce serait beaucoup.

» Je leur répète aussi que ce sont les fortunes les plus lentement acquises, celles qu'on fait soi-même, par son travail, qui sont les plus durables. On sait alors ce que l'argent a coûté; on le ménage. Il n'y a tant de catastrophes commerciales que parce que la plupart des hommes se livrent à des spéculations imprudentes, pour avancer une fortune dont ils précipitent ainsi la perte. Ils ont rêvé de l'or, ils en veulent jouir tout de suite, oubliant qu'il fallait à nos pères toute une vie de labeur pour acquérir une honnête aisance. »

CHAPITRE XX.

—

Laure profita de ces réflexions pour l'éducation de son fils, qui grandissait dans cette retraite. Guidée par ses amis, elle ne se contentait pas de soigner le développement de sa sensibilité; elle chercha à le rendre courageux, fort et industrieux, sentant par sa propre expérience combien une éducation trop molle a d'inconvénients. Voulant surtout qu'il possédât les qualités qui lui manquaient à elle-même, elle l'habitua à observer les travaux de la campagne et tous les autres dont elle le rendait témoin; à exécuter ceux qui étaient à la portée de son âge; et pour mieux lui en inculquer le goût, elle lisait avec lui les ouvrages de miss Edgeworth sur l'éducation, et une foule d'autres nouveaux

petits livres du même genre, tels que les contes du chanoine Schmidt, qui ont pour but d'exciter les enfants à exercer leur adresse en même temps que leur former le jugement. Elle refit ainsi sa propre éducation, et acquit insensiblement beaucoup de talents et de bonnes habitudes qui lui avaient manqué jusque-là. Les leçons de morale dont elle accompagnait ses autres instructions lui faisaient sentir la nécessité de les appuyer de son exemple. Une vigilance continuelle sur elle-même remplaçait enfin le laisser-aller ordinaire qui avait fait paraître sa conduite si peu d'accord avec ses principes.

Le public est porté à exagérer le mal; mais il finit ordinairement par rendre justice à la persévérance dans le bien. On estima Laure des efforts qu'elle voulait faire pour réparer les désastres de sa famille; bientôt c'était à qui voulait l'avoir pour institutrice de ses enfants; elle n'eut bientôt plus un instant à elle. Sortant de grand matin par tous les temps, s'arrachant tout de suite après le dîner aux conversations les plus atta-

chantes, raccommodant la nuit ses effets et ceux de son fils, et préparant encore avant de se coucher les leçons du lendemain, elle avait perdu toutes ses habitudes d'indolence. Elle se ménageait encore le temps de la prière, et ne passait jamais devant une église sans y entrer pour demander le secours de celui qui seul bénit.

Cependant, malgré tous ses efforts, la somme nécessaire ne s'arrondissait pas assez vite, d'autant plus qu'elle devait prélever là-dessus de quoi pourvoir aux besoins pressants de son mari qu'elle ne négligeait pas. Humilié de tout devoir à sa femme, Léopold lui en témoignait peu de gré, et, ne comptant plus sur elle, s'épuisait en combinaisons pour inventer une machine dont il espérait tirer grand parti s'il pouvait jamais rencontrer un associé qui fournît les fonds nécessaires à cette entreprise, qui pouvait le mener à une fortune considérable.

Il finit par être sûr de sa découverte; mais où trouver un capitaliste qui eût assez de confiance en lui pour l'aider

dans les moyens d'exécution. Léopold se consumait de désespoir.

Un dimanche que Laure avait communié, elle prolongea longtemps sa prière devant le Saint-Sacrement, gémissant de la lenteur des seuls moyens qu'elle pouvait employer pour parvenir au but qui semblait si éloigné. Elle conjurait avec larmes celui qui peut tout de suppléer à son impuissance. La gloire en reviendra à vous seul, ô mon Dieu, se disait-elle, puisque tout le monde connaît mon insuffisance. Rien n'est au-dessus de votre sagesse et de votre bonté, montrez ce que vous pouvez pour vous faire connaître à ceux qui ne mettent leur confiance qu'en eux-mêmes.

Se tournant alors vers l'autel de la Vierge, elle renouvela avec une foi plus vive que jamais les instantes prières qu'elle lui adressait chaque jour. La statue semblait lui sourire, et avait les bras tendus vers elle comme pour l'embrasser.

Laure se trouvait seule dans l'église ; aucun bruit n'y troublait sa rêverie. Bien-

tôt elle s'assoupit involontairement.

Il lui sembla qu'elle était sur un chemin embarrassé de ronces, d'épines et de cailloux; elle y glissait à chaque pas, et cependant elle s'efforçait d'y traîner après elle Léopold qui ne faisait aucun mouvement pour la suivre, quoique de loin elle lui montrât un lieu enchanteur.

Ne pouvant bientôt plus se soutenir, elle ni son fardeau, elle était tombée sans force, et, désespérant de parvenir au but désiré, elle fondait en larmes.

Et cette même Vierge qu'elle avait vue sur l'autel, s'animant, vint les prendre tous deux dans ses bras, et les porta au terme que par elle-même Laure n'aurait jamais pu atteindre.

Laure se réveilla, et, sans être superstitieuse, elle ne put s'empêcher de se consoler de ce songe qui lui sembla de bon augure. Depuis ce jour elle se complut dans l'idée que la Mère de Dieu la soutenait invisiblement; et, se pressant en esprit amoureusement sur ce sein maternel, la confiance d'y trouver

une protection surnaturelle électrisa son courage, et le tint toujours depuis à la hauteur des circonstances.

CHAPITRE XXI.

—

Ferdinand, cet homme plein de sagesse, et Marie, cette copie frappante de la femme forte que le Saint-Esprit nous dépeint si simple et si grande, contribuaient, l'un par ses conseils, l'autre par ses exemples, à entretenir l'émulation et la confiance chrétienne de Laure. Gémissait-elle de la tiédeur prolongée de son mari pour les choses célestes, que tant de prières et de souffrances offertes à cette intention n'avaient encore pu vaincre, Ferdinand lui citait Monique, priant seize ans avec larmes pour la conversion d'Augustin, l'espérant toujours, et voyant enfin sa foi ré-

compensée au delà de ses espérances.

Laure, qui sentait combien la persévérance lui avait toujours manqué, reconnaissait maintenant qu'on n'acquiert que par elle un vrai talent ; elle ne savait rien que médiocrement, faute de s'être jamais suffisamment appliquée, et ne cessait de le déplorer tout haut, pour préserver ses jeunes élèves du même écueil. Elle tâchait de suppléer par le zèle, la patience et une bonne méthode, à ce qui lui manquait du côté de l'instruction. La patience était devenue sa vertu favorite. « C'est la force des faibles, » disait-elle. En lisant l'histoire des femmes célèbres, elle voyait que plus d'une avait manqué tout son empire pour n'avoir eu que de l'énergie. « Oh ! patience, oh ! douceur, s'écriait-elle dans ses méditations, vous êtes l'expression de la défiance de soi-même et de la confiance en Dieu ; l'impatience et le découragement sont la plus grande injure qu'on puisse faire à sa toute-puissante et paternelle Providence. Oh ! rendons-lui au moins à présent cet hommage tardif d'une vive espérance, et acceptons nos épreuves

comme de bonnes occasions de réparer les fautes de notre vie passée. »

Aux grandes leçons de l'histoire se joignent tous les jours des exemples qui, pour être plus obscurs, n'en sont pas moins frappants pour ceux qui en sont les témoins. Voir fait plus d'impression que lire. Laure n'avait donc besoin que d'observer autour d'elle, ou rappeler ce qu'elle avait vu jadis dans le monde sans y faire alors grande attention, pour trouver des sujets d'émulation qui agissent puissamment sur elle; et quand, désespérant d'imiter ses modèles, elle se plaignait d'en avoir pas l'âme assez fortement trempée, Ferdinand lui demandait en riant si la grâce de Dieu était plus fortement trempée pour les uns que pour les autres, et lui rappelait ces mots du Sauveur : « Qu'il vous soit fait selon la mesure de votre foi. »

Parmi les personnes qui avaient appelé Laure pour donner des leçons à leurs enfants, se trouvait une jeune dame du voisinage, mère d'une nombreuse famille, que l'incapacité de son mari réduisait à la nécessité de se charger des

affaires les plus épineuses; elle n'avait pas un instant de repos, et était obligée de se décharger sur d'autres du soin si doux de cultiver les heureuses dispositions de ses filles. Elle s'acquittait admirablement bien de la tâche qu'elle s'était imposée. « J'étais née timide, disait-elle à Laure, mais depuis que je m'appuie sur Dieu, j'ose tout, et je ne sens pas mon fardeau ; il me semble qu'il le porte pour moi. Je n'ai guère de temps à donner à la prière ; mais je considère Dieu toujours présent. Privée de m'occuper moi-même de mes enfants, j'ai le bonheur d'être bien remplacée près d'eux ; tout va donc bien. Il me manque seulement ma propre satisfaction ; mais ce n'est pas ce que nous devons attendre sur la terre : je n'attends de repos que dans le ciel. » Toujours riante, cette aimable femme, au milieu d'une vie de sacrifices, faisait envie à ses sœurs qui, jouissant de tous les prestiges des plaisirs et de la fortune, ne comprenaient pas sa gaieté, quand elles-mêmes savaient trouver des soucis. Par la vivacité de sa foi, l'em-

pressement d'une charité revêtue des formes les plus gracieuses, cette dame réussit à procurer une sainte mort à plusieurs membres de sa famille qui avaient vécu dans la dissipation. Dans ces occasions-là, seulement, elle quittait toutes ses nombreuses affaires. Elle avait le don de la persuasion ; ses sentiments la rendaient éloquente, et sa vie surtout parlait pour elle. L'indulgence était la base de son caractère, et Laure aimait à répandre dans son sein le souvenir des coupables négligences qui la faisaient pleurer.

Laure voyait encore une condamnation de ses lâchetés passées dans la conduite d'une demoiselle qui donnait des leçons de dessin et de peinture dans la plupart des maisons où elle-même donnait des leçons de langue. Cette jeune personne, que nous nommerons Elise, était la cadette de plusieurs sœurs, nées dans le temps où l'opulence régnait dans la maison paternelle. Voyant décliner le bien-être de leurs parents, les aînées s'étaient assuré un sort convenable par leurs talents et par des ma-

riages avantageux que leur valut la brillante éducation qu'elles avaient reçue. Arrivée en ce monde trop tard pour participer à tous ces avantages, Elise n'y avait connu que la misère, et en était d'autant plus douloureusement affectée pour ses parents, qu'elle voyait le peu de pouvoir qu'avaient ses sœurs de remédier à leurs maux; car leurs maris ne laissaient rien à leur disposition.

Elise fut si frappée de cela qu'elle prit la résolution de ne jamais se marier, pour se dévouer sans partage à soigner les auteurs de ses jours. Son père était devenu aveugle et sa mère infirme. Dieu bénit son dévouement : elle devint peintre habile. Ses délassements étaient de guider son père à la promenade, et d'éviter à sa mère de petits soins de ménage qui étaient devenus pour elle une fatigue. Elle les soigna jour et nuit, pendant des maladies longues et cruelles dont ils furent accablés. Elle vit alors se fondre en peu de temps les économies qu'elle avait acquises par son travail. Touchés du dévouement de cette jeune

fille, des étrangers, des voisins, pénétrant ses embarras, lui offrirent à l'envi leurs bourses, leurs services ; elle fut obligée d'en profiter pour soulager ses malades. Après de longues souffrances ils expirèrent dans ses bras à peu de jours de distance l'un de l'autre. Elise, qui n'avait vécu que pour eux, fut inconsolable de cette perte ; il lui semblait n'avoir plus rien à faire en ce monde. Le désir de travailler pour payer les dettes qu'elle avait contractées pouvait seul la tirer de son abattement. Elle n'avait plus ni jeunesse ni beauté : les veilles multipliées et les chagrins l'avaient usée de bonne heure.

Elle bornait toute son ambition à s'amasser six cents livres de rente pour sa pension dans un couvent, croyant bien que tout était fini entre elle et le monde. Mais un peintre, qu'elle avait refusé jadis, de peur de n'avoir plus la même liberté d'aider ses parents, la redemanda en mariage ; il s'était acquis dans cet intervalle de la célébrité et de la fortune. Il rendit Elise la plus heureuse des femmes. Quoiqu'elle n'eût

plus les charmes qui l'avaient d'abord prévenu en sa faveur, il l'aima toujours aussi tendrement ; car l'affection vertueuse est de tous les âges. En voyant son bonheur, ses sœurs ne purent s'empêcher de reconnaître tardivement qu'on ne perd rien à s'oublier soi-même pour remplir ses devoirs, et que Dieu sait dédommager magnifiquement.

Quand Laure apprit la suite de l'histoire de cette intéressante Elise, qu'elle avait plusieurs fois rencontrée, son courage en fut tout électrisé, et elle se confirma dans l'espoir qu'un Dieu si bon finirait aussi par jeter sur elle un regard favorable.

Craignant quelquefois de la voir tomber dans la présomption, Ferdinand lui disait de ne pas trop compter sur les récompenses de la vertu en ce monde, le contraire ayant plus souvent lieu. « C'est possible, dit-elle ; mais mon âme est si faible, et ma situation si pénible, que j'espère toujours que Dieu me traitera comme ce peuple qui le suivait dans le désert, et dont il dit : Je ne veux

pas les renvoyer dans leurs maisons sans rien leur donner, de peur qu'ils ne tombent en défaillance. J'attends toujours qu'il fasse quelque chose de semblable en ma faveur. D'ailleurs, la consolation que je voudrais acheter au prix de toutes les autres est tellement liée à sa gloire, que je ne puis croire qu'il me la refuse toujours, lui qui change les cœurs quand il lui plaît.

— Faites-moi penser de vous raconter, à cette occasion, lui dit Ferdinand, l'histoire d'une veuve que j'ai connue, et que dans le pays on avait surnommée la nouvelle Ruth. Maintenant mes occupations m'appellent; ce sera pour le premier moment où nous pourrons être réunis. »

CHAPITRE XXII.

—

Au premier jour de fête, Ferdinand, entouré de sa famille, commença la narration suivante, que la curiosité de Laure n'avait pas manqué de provoquer.

« Mademoiselle Cécile R..., orpheline de bonne heure, avait été élevée par un oncle, son tuteur. Au milieu du calme de la campagne, elle se forma peu aux habitudes du grand monde, qu'elle n'eut pas occasion de voir. Entourée d'indulgence et privée de motifs d'émulation, au lieu de cultiver les arts, elle avait profité de ses loisirs en lisant beaucoup, particulièrement les livres de poésie. Nourrie ainsi de pensées exaltées, elle

goûta peu les gens terre à terre qui lui furent présentés lorsqu'elle eut l'âge de se marier. Ils étaient, la plupart, dans une condition calme et paisible qui ne lui aurait laissé, disait-elle, rien à faire pour eux.

« Ils sont trop heureux, ajoutait-elle. Qu'on lie mon sort à celui d'un être qui ait souffert, je mettrai ma joie à faire son bonheur, et il m'en aimera davantage. »

» Elle en trouva un comme elle le souhaitait : c'était un jeune Anglais de distinction réduit à la condition d'enseigner sa langue en France. Sa mère avait cru assurer un protecteur à son fils en se remariant, jeune encore, à un homme qui lui avait promis d'embrasser les intérêts de l'orphelin, compromis par des procès dont la veuve, qui n'entendait rien aux affaires, n'était pas capable de triompher.

» Au lieu de cela, il trouva moyen de détourner à son profit les biens en litige, et, après avoir dépouillé entièrement le jeune Édouard, il se fit encore valoir pour très-bon père en lui procu-

rant une éducation soignée. Pour lui, il vivait dans le désordre, et eut bientôt dissipé tout l'héritage qu'il s'était approprié. Outre cela, il avait de très-mauvais procédés envers sa femme. Edouard, seul confident de sa malheureuse mère, la consolait par la tendresse qu'il lui témoignait et les espérances qu'elle mettait en lui. Le beau-père sentit bientôt la nécessité d'éloigner un témoin qui voyait trop clair; il le fit accuser d'un délit politique dont le jeune homme était tout à fait innocent, et le força ainsi à sortir du royaume pour sa sûreté. Réfugié sur le continent, Edouard y connut Cécile, qui, si elle lui parut inférieure aux brillantes ladys qu'il avait connues, était au moins la plus remarquable des dames de sa petite ville; et l'intérêt qu'elle prenait à ses malheurs lui faisait connaître sa bonté. En l'épousant, il trouvait un sort plus doux qu'il ne prévoyait de longtemps. Il voyait encore dans ce mariage un moyen de soustraire sa mère à la tyrannie qu'elle souffrait.

» Les premiers temps de l'union d'Edouard et de Cécile furent heureux : du moins ils le parurent. Mais la jeune femme vit bientôt que son mari s'ennuyait de la sphère rétrécie où il était obligé de vivre. Au lieu de faire venir sa mère auprès de lui, il lui faisait faire des démarches pour qu'il pût retourner à Londres avec sûreté. C'est ce que la mort de son beau-père lui permit bientôt d'effectuer sans obstacle. Cécile aurait suivi son mari au bout du monde; elle quitta sans répugnance sa ville natale et ses habitudes d'enfance. Mais elle se trouva bientôt mal à l'aise dans ce tourbillon où elle fut obligée de vivre. Au milieu d'un peuple dont elle entendait mal la langue, encore moins les usages, elle prit d'autant plus d'ennui que son mari, se jetant dans les affaires du gouvernement, ne trouvait plus le temps de s'occuper d'elle. Milady, dont l'ambition maternelle s'était réveillée, regretta de voir son fils allié à une roturière, et prit d'autant plus de préventions contre sa belle-fille, qu'elle vit

échapper à celle-ci de ces fautes contre l'usage du monde et l'étiquette que l'aristocratie anglaise ne pardonne pas ; elle lui trouvait l'air commun, les manières gauches, et ne cessait de reprocher cette alliance à son fils, qui rougissait à son tour de la figure que faisait sa femme, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, et livrée d'ailleurs à une tristesse qui lui faisait perdre ses avantages.

» Il y avait loin de cette triste existence au beau idéal que son imagination avait rêvé ; elle voulut au moins le réaliser en elle par une constance à toute épreuve, espérant, à force d'amour, vaincre tant d'ingratitude. Il est vrai qu'au milieu des épreuves toujours croissantes qu'elle eut à subir, l'infirmité humaine lui arracha quelquefois une réplique, une parole peu mesurée ; mais le fond de sa conduite fut toujours conforme au plan qu'elle s'était tracé.

» La différence de religion, à laquelle, lors de son mariage, elle n'avait pas attaché assez d'importance, était encore

un des griefs que milady avait contre sa belle-fille. Zélée calviniste, cette dame ne jugeait la religion catholique que d'après les déclamations de ses prédicateurs et des livres imbus de l'esprit de sa secte. Cécile, qui par habitude avait tenu à observer à Londres les pratiques du culte catholique, y mit d'autant plus de persistance qu'elle se voyait persécutée en partie pour cette cause. Elle finit par trouver dans l'accomplissement de ses devoirs une consolation qui les lui fit bientôt remplir par goût et par amour, et c'est ce qui la sauva du désespoir où, malgré sa fermeté naturelle, ses chagrins eussent pu la conduire.

» Alors une nouvelle sollicitude vint dominer toutes ses pensées pour les réunir en une seule : c'était le désir de voir sir Edouard partager sa croyance. Elle pensa avec raison que sa conduite, bien plus que des discours qui seraient bien vite usés, devait prouver à son mari l'excellence de la religion catholique. Dans cette vue, elle s'appliqua à

éviter la moindre imperfection, et y réussit assez bien pour s'assurer, à défaut d'affection, l'estime de son mari et de sa belle-mère; Edouard, charmé de voir qu'elle commençait à se façonner aux manières de la bonne compagnie anglaise, l'en récompensait quelquefois par un sourire approbateur qui semblait faire revivre cette infortunée; mais bientôt il reprenait l'air froid qui lui était habituel, et qui n'était pas tant chez lui l'effet d'une sécheresse de cœur, que la préoccupation où le tenaient les les grandes affaires qu'il avait embrassées.

» Parvenu aux premiers emplois, et dévoré d'une ambition que la prospérité accroissait chaque jour, Edouard, toujours guidé par les conseils de sa mère, se détermina à faire casser son mariage avec Cécile, pour épouser la fille d'un pair influent. Toujours grande au milieu de la plus amère douleur, l'épouse abandonnée s'écria : « Qu'ai-je voulu, sinon leur bonheur? si ma retraite l'assure, je m'y soumets de bon cœur, c'est toujours atteindre mon but. » Ne pouvant

plus s'occuper activement de celui qui lui était toujours cher, elle se retira dans une maison religieuse où elle priait jour et nuit pour lui. Une domestique affectionnée, qu'elle avait amenée en Angleterre, et qui remplissait les fonctions de femme de charge dans la maison d'Edouard, voulut suivre son ancienne maîtresse dont sa fidélité avait été longtemps l'unique consolation terrestre; mais Cécile s'y opposa, et exigea que, pour l'amour d'elle, cette femme restât dans cette maison, tant parce qu'elle y était très-utile, que parce qu'elle était la seule personne qui pût bien lui donner des nouvelles de ceux à qui elle s'intéressait.

» Elle apprit ainsi que la nouvelle épouse d'Edouard, dont il fut d'abord fort épris, et qui lui faisait honneur dans le monde, lui fit bientôt payer cher dans son intérieur l'éclat dont elle flattait sa vanité. Incapable d'attachement, elle était coquette et excitait la jalousie de son mari. Impérieuse à l'excès, elle se fit détester des domestiques qui regrettèrent leur ancienne maîtresse; mais surtout elle ne put long-

temps s'accorder avec sa belle-mère, et ces deux femmes, aimant également à dominer, étaient sans cesse en contradiction l'une avec l'autre. Quand la mère vit que son éloignement était la condition de la paix du ménage, elle accepta une pension de son fils pour vivre en son particulier. Réfléchissant alors au passé, elle regretta plus d'une fois Cécile avec qui elle se trouvait plus heureuse, et elle voyait bien, sans oser communiquer ses pensées à son fils, qu'il n'était pas heureux non plus. Chaque fois qu'il venait la voir, elle le trouvait maigri. Sa santé devenait chancelante, et, souvent obligé de s'aliter, il était livré à des soins mercenaires; car sa femme ne perdait pas une partie de plaisir pour cela, et sa mère n'osait mettre les pieds chez lui.

» Il se rappelait alors combien, en pareille circonstance, Cécile l'avait entouré de soins affectueux. Pour comble de malheur, sa faveur ayant baissé, il fut mis à la retraite, et se trouva hors d'état de satisfaire aux prodigieuses dépenses de sa femme; comme elle ne voulut rien diminuer de son luxe, les privations re-

tombèrent forcément sur la mère d'Edouard. Une main cachée avec soin y suppléa bien souvent, et plusieurs fois aussi Edouard fut tiré de divers embarras d'affaires sans savoir d'où lui venaient ces généreux secours.

» Une maladie contagieuse saisit ce malheureux jeune homme; sa femme, craignant pour elle, se sauva à la hâte chez ses parents. A cette nouvelle, la mère d'Edouard s'empressa de se rendre près de lui; mais elle y trouva une garde-malade déjà tout installée; c'était Cécile qui prodiguait les plus tendres soins à Edouard, tombé sans connaissance. Ces deux femmes confondirent leurs larmes et leur dévouement sans faire mention du passé. Après un danger imminent qui dura plusieurs semaines, le malade sembla renaître à la vie, et reconnut alors sa première femme; il ne put d'abord lui témoigner que par signes les sentiments dont il était pénétré, mais c'était déjà trop de bonheur pour Cécile.

» Ne s'étant introduite dans cette maison qu'à titre de garde-malade, elle s'y crut déplacée dès qu'elle pensa qu'E-

douard pouvait se passer de ses soins, et retourna dans sa retraite; Edouard voulut en vain la retenir, en lui témoignant l'amour et le repentir le plus sincère : « Nous ne pouvons plus être ensemble dans ce monde, dit-elle; puissions-nous être réunis dans l'autre! »

» La santé d'Edouard ne se rétablit pas entièrement : toujours languissant, il reçut encore un coup funeste par la nouvelle d'une perte d'argent considérable. Se sentant mourir, il ne voulut à son chevet que sa mère et Cécile, qu'il envoya chercher. « Je suis bien las de la vie, leur dit-il, mais j'emporte deux regrets, l'un de laisser ma mère sans ressource, l'autre de ne pouvoir réparer mes torts envers une femme que je n'ai pas su apprécier.— Je veux mourir avec toi, disait sa mère.—Tant que j'aurai un souffle d'existence,dit Cécile, Milady ne manquera de rien, et quant à moi, vous pouvez encore me rendre heureuse en accomplissant mon vœu le plus cher. — Je vous comprends, dit Edouard, et je suis d'autant plus disposé à vous donner cette consolation que je n'ai jamais eu

de prévention contre la religion catholique. Des considérations mondaines, et l'étourdissement de la vie, m'avaient entretenu dans la profession de foi où j'ai été élevé ; mais songeant à paraître bientôt devant Dieu, j'ai étudié ces questions plus à fond, et ma conviction est toute en faveur du catholicisme. J'ajoute, ma bien-aimée et généreuse Cécile, qu'à défaut d'autres preuves, ta noble conduite eût suffi pour me faire juger de l'excellence de ta foi, et l'espoir d'être avec toi dans l'éternité embellit pour moi la mort. Et vous, milady, ajouta-t-il, ne voulez-vous pas aussi être des nôtres ? » La pauvre dame, qui ne savait déjà plus si elle avait encore sa tête, répondit : « Tu sais bien que je n'ai pas d'autres sentiments que les tiens, et quand tu professerais une erreur, je voudrais encore la partager, car je ne veux jamais être séparée de toi. » Il y eut entre ces trois personnes un moment d'exaltation impossible à décrire ; elles pleuraient, elles s'embrassaient, et répétaient qn'elles ne se sépareraient jamais. Quand le calme fut un peu rétabli, Edouard demanda à faire son

abjuration, et sa mère suivit son exemple. Edouard reçut les sacrements avec la plus grande édification; depuis ce moment ses entretiens furent tout célestes, et Cécile, avec qui il s'entendait maintenant si bien, ne comptait le temps de son union avec lui que depuis cet heureux changement. Mais, hélas! plus ces courts instants furent doux, plus le deuil qui suivit dut être sensible. Cécile ne trouva de soulagement qu'en s'occupant des devoirs qu'elle avait promis à son mari de remplir. Elle amena sa belle-mère, dégoûtée du séjour de Londres, dans sa patrie, où elle espérait la faire subsister avec plus de facilité.

» Edouard était mort sans connaître toute l'etendue des sacrifices de sa femme : voulant réserver an moins un mérite pour Dieu seul, elle avait caché à son mari qu'elle s'était ruinée pour faire honneur à des engagements contractés par lui. Elle fut donc obligée de travailler pour sa belle-mère et pour elle. Son onclé, qui vivait encore, lui offrait chez lui un asîle très-doux : elle le refusa, ne pouvant y faire participer

celle à qui elle avait consacré le reste de sa vie. Etant tombée en enfance, la pauvre dame ne parut sentir aucune reconnaissance pour Cécile; au contraire, son caractère devint de jour en jour plus insupportable, et exerça singulièrement la patience de sa bru, qui ne cessait de lui témoigner des égards. Un jour sa fidèle bonne, lasse de voir sa maîtresse tant souffrir, et d'avoir elle-même tant de mal, lui dit: « Madame, que les gens vertueux sont loin d'être les plus heureux! j'en vois en vous un triste exemple; Dieu n'aurait pas dû faire ça, en vérité, ça n'est pas moral. — Que dis-tu, ma bonne Marthe? répondit Cécile; rien n'est au contraire plus moral, c'est ce qui nous prouve qu'il y a une autre vie. » Et elle ajouta : « Il y a d'ailleurs du bonheur dans la souffrance; les saints l'ont si bien compris, qu'ils en étaient avides, et nous lisons que plusieurs d'entre eux firent choix d'une personne de l'humeur la plus difficile qu'ils purent trouver, et se consacrèrent à la servir pour acquérir le mérite de la patience. Eh bien! Dieu m'en a choisi une lui-même,

et il a été assez généreux pour m'en payer le prix d'avance, dans la conversion de mon mari : il faut maintenant que je remplisse mes engagements.»

» Nouvelle Ruth, elle inspirait tant d'intérêt, qu'elle eût pu trouver un autre Booz qui la dédommageât de ses peines passées ; mais elle refusa constamment de se remarier, disant que son mari l'attendait. Elle survécut peu à sa belle-mère, et passa ce reste de jours dans les œuvres de la plus haute piété. Le jour de sa mort fut pour elle le plus beau jour de fête; elle mourut avec la joie que montre une fiancée qui se pare pour ses noces. J'ai su tous ces détails par sa vieille Marthe elle-même, que j'ai eue depuis à mon service.»

Tous ceux qui écoutaient ce récit avaient les yeux baignés de larmes; mais Laure surtout en fut émue, et en conserva toute sa vie le souvenir; elle médita souvent l'histoire de Cécile, et y puisa les plus nobles encouragements, en même temps qu'elle s'humiliait de se trouver si inférieure à ce beau modèle.

CHAPITRE XXIII.

—

Laure devait subir encore des épreuves ; mais jamais sa patience ne fut autant exercée que durant ces jours de langueur où elle travaillait sans avancer sensiblement. Il faut bien plus de force d'âme pour se résigner à une longue douleur passive, que pour s'imposer des sacrifices éclatants, se vouer à des actions généreuses. Laure supportait cependant cet état si pénible, et le supportait sans se plaindre ni du sort, ni de Lodoïska, qui lui avait fait tant de mal, acceptant sa situation comme la juste suite de ses faiblesses passés, et n'attendant que de Dieu un secours qu'elle ne prévoyait pas, mais qu'elle espérait toujours contre toute apparence.

Les choses en étaient là, quand l'institution Sainval, dont la réputation s'étendait à l'étranger, fut visitée par un seigneur russe, grand ami des arts et de la civilisation, qui voyageait en France dans le but d'y faire des observations

utiles à sa patrie. Après avoir assisté aux divers exercices de la maison et s'en être fait expliquer les méthodes, il fit à Ferdinand ce compliment sincère : « La vue de votre établissement, monsieur, me fait regretter vivement de n'avoir point un fils; je serais heureux de vous le confier pour élève, d'assurer par là son avenir, et de témoigner en même temps l'estime que je fais de votre maison. Je n'ai que des filles, ajouta-t-il, et tout ce que j'ai vu de la France me fait désirer de leur faire donner une éducation à la française. Je pencherais pour une éducation particulière qui, bien dirigée, convient, je crois, mieux à leur sexe, mais le choix d'une bonne gouvernante m'embarrasse; je voudrais, s'il se peut, en tenir une de votre main. J'ai l'intention de faire à cette personne tous les avantages qui pourront la dédommager d'une expatriation de quelques années. Je proposerais vingt mille francs comptant d'abord comme engagement, cinq mille par an durant les six ou sept années que mes filles auront besoin d'une institutrice, puis un sort proportionné aux services qu'elle aura rendus à ma famille. »

L'émotion de Laure, témoin de ce discours, avait déjà averti Ferdinand du projet qu'elle avait conçu. Mais se méfiant de sa capacité, elle lui demanda en secret si ce n'était pas trop de présomption à elle de prétendre remplir cet emploi. « Non, ma chère amie, lui dit-il, j'espère trop de vos bonnes intentions et du secours divin; êtes-vous bien décidée à partir ? — Tout à fait, dit-elle. — Bien, très-bien, ma chère Laure, dit Ferdinand les larmes aux yeux ; je ferais la même chose à votre place. Dieu vous bénira. » Marie en dit autant, et ils se mirent tous à pleurer. « Je vous laisse mon fils, dit Laure: il ne perdra rien entre vos mains. Je vais trouver nos créanciers et obtenir la liberté de Léopold, moyennant l'abandon de ces vingt mille francs et de tout mes émoluments futurs; puis je partirai sans embrasser mon mari et avant qu'il sache ma résolution, car je ne veux pas en changer, et sa délicatesse pourrait en souffrir et chercher à l'ébranler. »

Laure partit avec le prince, accompagnée des bénédictions de ses créanciers et de tous ceux qui l'avaient calomniée, touchés de voir le fruit des

efforts de cette jeune femme, qu'on avait connue molle et apathique. Léopold n'apprit qu'en recevant sa liberté à qui il la devait et à quel prix!

Je laisse à juger les sentiments qui partagèrent le cœur de Léopold : il voudrait voler sur les traces de Laure, mais l'honneur le retient : ses dettes ne sont pas encore entièrement acquittées, et l'intérêt que l'action de Laure a réveillé pour lui fait que ceux même qui l'ont persécuté l'assaillent d'offres de service pour l'aider à rétablir sa fortune. Son projet d'usine est examiné, on en conçoit bonne opinion, c'est à qui s'associera à cette entreprise qui s'organise bientôt sous les auspices les plus favorables.

Pendant ces préliminaires, Laure cheminait le cœur brisé. Elle avait fait le sacrifice de toute consolation terrestre pour le bonheur et surtout pour le salut de son Léopold. Elle croyait que Dieu avait exaucé sa prière, et qu'elle ne reverrait plus son époux que dans le ciel. Cet espoir n'excluait pas les déchirements de la nature ; elle chercha à y faire diversion par l'exer-

cice dévoué de ses nouveaux devoirs.

Mais bientôt les bonnes nouvelles qu'elle reçut de France vinrent changer sa douleur en une joie profonde. Léopold, pénétré de reconnaissance et d'admiration, lui écrivait des lettres plus affectueuses mille fois qu'aux plus beaux jours de leur primitive tendresse ; elle aussi pouvait enfin, sans risque de n'être pas crue, lui parler de la sienne. Elle profitait de l'ascendant qu'elle prenait sur l'esprit de son mari pour lui faire voir que Dieu avait tout fait en elle, jadis si nulle, et l'engageait ainsi à lui rendre gloire de tout, et à mieux comprendre la dépendance où est l'homme de celui qui sait faire des miracles. Cette correspondance, la plus chère occupation des deux époux, les soutint pendant le long espace de temps qu'ils devaient rester séparés.

Ce temps fut cependant abrégé par une disposition du bienfaiteur de Laure, qui, ayant su quelque chose de son histoire, crut rendre service à son pays, en même temps qu'à ces époux intéressants, en engageant Léopold à venir fonder en Russie une manufacture

semblable à celle qu'il exploitait avec succès en France. Léopold, s'étant entièrement réhabilité dans son pays, put accepter cette offre. L'empereur de Russie le récompensa dignement ; mais ni l'offre de nouvelles faveurs, ni les instances de la famille dont Laure avait élevé les enfants, ne purent les déterminer à rester en Russie quand leurs engagements se trouvèrent remplis. Ils brûlaient de revoir leur enfant et leurs dignes amis, M. et madame Sainval.

Cette bonne famille aussi avait prospéré ; Laure y avait contribué en faisant placer chez eux plusieurs jeunes Russes de distinction ; ce qui avait mis le pensionnat fort à la mode.

Lodoïska était devenue fort malheureuse, et bien plus encore qu'elle n'en avait l'air d'abord. L'estime que Laure s'était acquise avait en même temps attiré l'animadversion générale sur cette femme, qui, après l'avoir dépouillée d'une partie de son patrimoine, l'avait encore indignement persécutée. Puis quelques indiscrétions domestiques avaient fait transpirer la conduite de Lodoïska, et elle avait fini par tomber

dans le mépris. Il est vrai que, tant qu'elle donna à dîner, elle trouva quelques parasites flatteurs pour la distraire, mais la vie dissipée l'ayant rendue de bonne heure vieille, laide et maladive, elle finit par se confiner dans une retraite absolue. On dit que des dérangements dans sa fortune lui ont fait aussi une loi de s'exclure du monde. N'ayant point d'amis, point de ressources en elle-même, où elle ne trouve que le témoignage d'une mauvaise conscience, on peut penser combien le reste de sa vie est triste; heureuse encore si son abandon lui suggère des réflexions salutaires!

Marie et Laure vieillissent aussi; mais la tendresse de leurs époux repose sur des bases que l'âge n'affaiblit pas. Ces deux familles n'en forment plus qu'une, objet d'un respect général. Le bonheur habite leur retraite. C'est une oasis au milieu du désert de ce monde. Le rêve de Laure s'est réalisé sur la terre : il lui semble que c'est un gage de ce que Dieu lui promet dans l'autre.

— FIN. —